

LA REVUE DU CAIRE

*ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE*

(Section Egypte)

LA REVUE DU CAIRE

EN MARGE DE LA « COMÉDIE HUMAINE » :

LA VIE DU DOCTEUR HORACE BIANCHON,

Grand consultant de la Monarchie de juillet.

A M. MARCEL BOUTERON,
Grand maître des Balzaciens.

L'énormité même de la *Comédie humaine* a incité ses nombreux commentateurs à de majestueuses comparaisons. Il était inutile d'aller les chercher bien loin : Balzac s'était chargé de forger une image à sa taille. Dans une lettre à M^{me} Z. Carraud (1), qui fut la fidèle amie des bons comme des mauvais jours, il compare son œuvre à une cathédrale. « C'est plus vaste, littérairement parlant, que la cathédrale de Bourges architecturalement. » Et A. Bellessort (2) ajoute : « La mort s'est chargée d'ajouter un trait à la comparaison, puisque son monument a eu le sort des plus belles cathédrales, qui est de rester inachevées. »

Bedeaux bénévoles de cet immense vaisseau, deux Balzaciens fervents, MM. Cerfberr et Christophe ont naguère établi

(1) H. DE BALZAC, *Correspondance inédite avec M^{me} Zulma Carraud*, publiée par M. BOUTERON, Paris 1935 (Lettre de janvier 1845), p. 319, et M. BOUTERON, *Introduction à la Comédie humaine*, éd. Pléiade, nrf, I, p. XIV.

(2) A. BELLESSORT, *Balzac, sa vie et son œuvre*, 1925, p. 5.

un *Répertoire de la Comédie humaine* (1), véritable « somme » où les disciples du maître viennent rafraîchir leur mémoire ou éclairer leur religion.

*
* *

Parmi les deux mille personnages qui, *grosso modo*, s'agitent dans la *Comédie humaine* et dont Balzac tire à son gré les ficelles, le monde médical n'est certes pas oublié. On y compte en effet cinquante-sept acteurs touchant de près ou de loin à l'art médical : 42 médecins (2), dix chirur-

(1) CERFBERR et CHRISTOPHE, *Répertoire de la Comédie humaine*, Calmann-Lévy, 1922.

(2) De ces 42 médecins, 21 exercent à Paris, MM. Alibert, Angard, Bianchon, Berton, Blanche, Bouvard, Brisset, Brousson, Cameristus, Dubuisson, Esquirol, Fanjat, Grimpel, Halpherson, Haudry, Larabit, Lebrun, Maugrédie, Meyraux, Poulain et Sinard. 18 habitent la province : MM. Beauvisage (médecin des Carmélites) à Blois, Bianchon père (Sancerre), Bergerin (Saumur), Bénassis (Voreppe), Carbonneau (Tours), Gourdon (Soulanges), Goddet (Issoudun), Marron (Marsac), Minoret (Nemours, n'exerce plus), Martener et Néraud (Provins), Origet (Tours), Pierquin (Douai), Roubaud (Montégnac), Rouget (Issoudun, n'y exerce plus), Troussenard (Le Havre), Varlet père et fils (Arcis-sur-Aube).

Sur cette liste figurent cinq médecins ayant réellement existé : Alibert, Blanche, et Esquirol ; Origet, qui exerça à Tours (1749-1823), et Meyraux, en réalité Meyranx, médecin et naturaliste (1790-1832). Il faut y ajouter trois médecins étrangers : le D^r Malfatti, de Venise ; l'Hon. Sir Arthur Granville, de Londres, phtisiologue ; et le D^r Chelius, le spécialiste viennois. Ce dernier a réellement exercé la médecine à Vienne, c'est à lui qu'a recours, dans les cas difficiles, le D^r Halpherson.

Dans son livre sur *Balzac et les médecins dans la Comédie humaine*, J. Bozzi (Paris 1932) affirme que le D^r Martener aurait, lui aussi, effectivement exercé et cite à ce propos l'autorité des Goncourt : « Burty racontait ce soir que le fils Martener, le fils du médecin dont Balzac n'a pas changé le nom dans « Pierrette », avait une fille qu'il adorait. » (*Journal des Goncourt*, sans référence.)

Enfin un médecin français, le D^r Juste, s'expatriera « en Asie » (*sic*) à la fin de son internat.

giens (1), deux accoucheurs (2), un seul étudiant en médecine (3), enfin deux empiriques : le physicien de Louis XI et un « rebouteur » (4). Se détachant du lot, on y reconnaît les noms de quatre « spécialistes » contemporains de Balzac : les aliénistes Blanche et Esquirol, le baron Larrey, chirurgien de la Grande Armée, et le baron Alibert, médecin de l'hôpital Saint-Louis, célèbre par sa *Monographie des dermatoses*. C'est lui qui aura l'honneur de soigner celle du comte de Sérizy (5). Trois autres médecins célèbres : Broussais, Récamier et Magendie y figurent sous des pseudonymes transparents : nous les retrouverons au chevet de Raphaël de Valentin, en compagnie de notre héros.

Mais deux grandes figures médicales éclairent l'œuvre balzacienne : celle du grand chirurgien Desplein, chirurgien de Charles X (c'est Dupuytren) et de son illustre séide

(1) Savoir : 6 chirurgiens militaires : Béja, Courcueil, le baron Larrey, chirurgien en chef de la Grande Armée, le D^r Sparchmann, qui sauva le colonel Chabert et les deux sous-aides majors Taillefer et Magnan. Ce dernier connut une fin aussi tragique qu'imméritée, ayant été faussement mis en cause par son collègue, Taillefer, coupable d'assassinat (*L'auberge rouge*). A la suite de ce crime Taillefer abandonna la chirurgie pour la haute Banque : il y réussit beaucoup mieux.

4 chirurgiens civils : Desplein (Paris), Bordier (Grenoble), Chardon (Angoulême) qui abandonna bien vite le bistouri pour le mortier du potard, et Deslandes (Azay-le-Rideau).

(2) 2 accoucheurs parisiens : Duriau (qui assista M^{me} de La Baudraye), et Dommanget (accoucheur de la baronne du Guénic).

(3) Becker, qui sera cité comme témoin dans le procès Espard contre Espard. N'entrent pas dans ce compte Bianchon et Juste, tous deux internes des hôpitaux et qui achèveront leurs études, Taillefer et Magnan, cités comme chirurgiens sous-aides majors.

(4) Le « myrrhe » (*sic*) de Louis XI, Coyctier, — et le « rebouteur » Antoine Beauvouloir qui accouchera, sous la menace, la comtesse d'Hérouville, au xvi^e siècle.

(5) *Un début dans la Vie*, I, 668. Sans doute cette dermatose était-elle un psoriasis.

Horace Bianchon. Les autres médecins ne jouent qu'un rôle effacé, apparaissant au cours de l'intrigue, lorsque le besoin s'en fait sentir, pour disparaître ensuite sans que l'on entende davantage parler d'eux.

Je ne m'occuperai ici que du célèbre H. Bianchon, « ce médecin à qui la science doit une belle théorie physiologique et qui, jeune encore, s'est placé parmi les célébrités de l'École de Paris, centre de lumière auquel les médecins de l'Europe rendent tous hommage » (1).

Des esprits chagrins pourront objecter qu'il est quelque peu abusif de consacrer tant de peine à retracer les activités professionnelles, à évoquer les déplacements et villégiatures d'un homme qui n'a même pas l'excuse d'avoir existé.

Ma défense est facile : Bianchon n'est pas uniquement un personnage imaginaire : il a existé ne serait-ce que dans la féconde imagination du romancier. On sait à quel point, en écrivant un roman, Balzac revivait la vie de ses héros et à quel point il ENTRAIT EN QUELQUE SORTE DANS LA PEAU de ses personnages.

De nombreux témoignages le démontrent : il n'y a qu'à puiser. P. Bourget narre l'anecdote suivante (2) : J. Sandeau vient aux Jardies rendre visite à Balzac. Ce dernier l'écoute patiemment deviser de choses et d'autres, puis au bout de cinq minutes, il éclate : « Voyons, s'écrie-t-il, REVENONS À LA RÉALITÉ. Qui va épouser Eugénie Grandet ? » Ce « revenons à la réalité » ne saurait s'inventer. Nous retrouvons le même son de cloche chez la sœur de Balzac, Madame de Surville. Dans la biographie qu'elle a pieusement consacrée à son

(1) *La messe de l'athée*, II, 1148. N. B. Sauf indication formelle, ces références ont trait à l'édition Pléiade, nrf. de la *Comédie humaine* : le chiffre romain désigne la tomaisson, le chiffre arabe la pagination.

(2) P. BOURGET, Préface au *Répertoire* de Cerfberr et Christophe.

frère (1), elle écrit : « Il nous contait les nouvelles de la *Comédie humaine* comme on raconte celles du monde véritable », et elle relate comme exemple la conversation suivante :

« — Savez-vous qui Félix de Vandenesse épouse ? Une demoiselle de Grandville. C'est un excellent mariage qu'il fait là, les Grandville sont riches, malgré ce que Mademoiselle de Bellefeuille a coûté à cette famille (cf. *Une double famille*).

« Si quelquefois nous lui demandions grâce pour un jeune homme en train de se perdre ou pour une pauvre femme bien malheureuse dont le sort nous intéressait :

« — Ne m'étourdissez pas avec vos sensibleries, la vérité avant tout ; ces gens-là sont faibles, inhabiles, il arrive ce qui doit arriver, TANT PIS POUR EUX...

« Un des amis du D^r Minoret, le capitaine de Jordy (cf. *Ursule Mirouet*), excitait notre curiosité. Mon frère n'a rien dit de sa vie, mais tout porte à croire qu'il a éprouvé de grandes infortunes ; nous lui demandâmes des renseignements.

« — Je n'ai pas connu M. de Jordy avant son arrivée à Nemours, nous répondit-il. »

Mieux encore, c'est Balzac agonisant, première dupe de son œuvre, qui fera mander Bianchon à son chevet, le 18 août 1850, pour une ultime consultation. En pleine asystolie, peu avant la fin, il aurait, rassemblant ses dernières forces, supplié son vieil ami, le D^r Nacquart : « Allez chercher Bianchon. » Et, comme nous l'assure pieusement M. A. Bellessort (2), au premier signe, Bianchon accourut au chevet de son père spirituel.

Il lui devait bien cela. On se représente aisément la scène : Balzac anhéant, le buste maintenu par une pile de coussins, le visage violacé. Il presse Bianchon : « Tu sais, Bianchon, ce qui me reste à créer ! Que de choses en moi qui demandent

(1) L. DE SURVILLE : *Balzac, sa vie et ses œuvres*, Paris 1878, p. 97 sq.

(2) A. BELLESSORT, *Balzac, sa vie et son œuvre*, p. 371.

à naître. Combien me donnes-tu d'années? Tu secoues la tête... De mois? De jours? Rien... Tu ne peux rien? Ah, si tu ne peux rien, *toi!* il faut donc que je fasse mon testament. Va chercher Derville... Qu'il écrive... Je lègue...» Mais Balzac, hélas, n'en dira jamais plus long.

*
* * *

C'est cette belle figure de médecin, si vivante, qui va traverser de bout en bout la *Comédie humaine* et Balzac l'a dotée des qualités de cœur et d'intelligence, de sympathie et d'intuition qui font le grand clinicien.

Quoique, comme la plupart des personnages balzaciens, Bianchon soit une sorte d'amalgame de différents individus et que son créateur lui ait souvent prêté ses propres conceptions médicales (entre collègues : n'était-il pas docteur ès sciences sociales?), on peut, à peu près sûrement, accoler un nom célèbre au pseudonyme d'Horace Bianchon : celui du Professeur Bouillaud, le descripteur du rhumatisme articulaire aigu. C'est l'opinion très autorisée du Pape des balzaciens, M. Bouteron, — et le D^r H. Dejeant l'a faite sienne dans une récente thèse de Doctorat en médecine (1).

Et, de fait, bien troublantes sont les comparaisons que l'on peut établir entre eux. Jean-Baptiste Bouillaud naquit, la même année que Bianchon, en 1796, à Angoulême, ville natale de Lucien de Rubempré, le Chateaubriand de l'Houmeau. Comme Bianchon, Bouillaud fit ses études médicales à Paris : il logea 24 rue Saint-Jacques, non loin du fameux « bocal aux grands hommes » de la rue des Quatre-Vents où vécurent Desplein, puis d'Arthez. Il fut interne de Dupuytren, — j'allais écrire de Desplein, — comme Bianchon le fut

(1) H. G. DEJEANT, *Un personnage de la Comédie humaine, la véritable vie d'Horace Bianchon*, BOUILLAUD, Thèse de Paris, 1930.

effectivement. Il se passionna, comme lui, pour le mesmérisme, la phrénologie de Gall et la physiognomonie de Lavater. « Tu crois donc aux bêtises de Mesmer, à son baquet, à la vue à travers les murailles ? » raille le vieux juge Popinot, en s'adressant à son neveu Bianchon.

Mais Bianchon ne se démonte pas : comme son collègue le Dr Minoret, il rétorque gravement : « Oui, mon oncle... Je vous déclare que j'ai vérifié, dans une autre sphère d'action, plusieurs faits analogues, relatifs à l'empire sans bornes qu'un homme peut acquérir sur un autre. Je suis, contrairement à l'opinion de mes confrères, entièrement convaincu de la puissance de la volonté, considérée comme une force motrice. *J'ai vu*, tout compérage et charlatanisme mis à part, les effets de cette *possession*. Les actes promis au *magnétiseur* par le *magnétisé* ont été scrupuleusement accomplis dans l'état de veille. La volonté de l'un était devenue la volonté de l'autre.

« — Toute espèce d'acte ?

« — Oui.

« — Même criminel ?

« — Même criminel. » (1)

On ne saurait être plus formel.

Comme lui, il a fréquenté une sorte de gargote pour étudiants, où il fit la connaissance de Balzac, et que ce dernier a magistralement fait revivre dans son *Père Goriot* : c'est la pension Vauquer.

Comme Bianchon, son internat achevé, il resta à Paris et y conquist, un à un, ses grades universitaires. Sur la fin de sa vie, dans les couloirs de l'Académie de Médecine, il confiait à A. Luteaud : « Lisez-vous Balzac ? J'ai connu le romancier et nous avons fréquenté la même pension quand j'étais

(1) *L'Interdiction*, III, 34.

étudiant (1). Il a souvent parlé de moi dans ses livres, mais il se trompe quand il dit que j'étais l'élève préféré de Dupuytren. Mon maître à cette époque, c'était Broussais.» (2)

Dans un travail récent le D^r Bonnet-Roy (3) donne la préférence à une autre thèse, soutenue par A. Augustin-Thierry (4).

Pour ce dernier, l'original de Bianchon ne serait pas le D^r Bouillaud, mais le D^r Gilbert Breschet, qui fut professeur d'anatomie à la Faculté de Médecine de Paris, membre de l'Académie de Médecine et de l'Institut. Ami et disciple d'E. Geoffroy Saint-Hilaire, il était en outre le médecin de la « Dilecta » et de M. de Balzac père ! Comme Honoré, il fréquentait chez M^{me} Ancelot. Ces relations mondaines avec l'ami du grand naturaliste peuvent expliquer la fréquence des allusions aux sciences naturelles qu'on rencontre dans la *Comédie humaine*, de même que l'importance que Balzac attribue dans son œuvre à la « Théorie unitaire » (5). Cet argument ne tient guère : Balzac était très lié avec le savant D^r Nacquart, auteur de travaux sur l'anatomie et la physiologie du cerveau, et pouvait fort bien tenir de lui les connaissances qu'invoque A. A.-Thierry.

Mais au fond, peu nous importe que Bianchon ait emprunté ses traits à Breschet ou à Bouillaud. Qui connaît aujourd'hui ces deux noms, en dehors du public médical, puisque personne n'a eu la pitié d'en baptiser une station de métro ou

(1) DEJEANT, *op. cit.*, p. 15.

(2) Dépeint par Balzac dans *La peau de chagrin* sous le nom de Brisset.

(3) D^r BONNET-ROY, *Balzac, les médecins, la médecine et la science*, Paris 1944, 19.

(4) A. AUGUSTIN-THIERRY, *L'original de H. Bianchon* in *l'Orientation médicale*, juillet 1931.

(5) Cf. TRILLAT, *Les savants et la théorie unitaire dans la Comédie humaine* (*Rev. historique de la Phil.*, 15-IV-1935) et D'ALSO, *Balzac, Cuvier et G. Saint-Hilaire* (*id.*, 15-IV-1934).

un grand cinéma? Bianchon, au contraire, a l'audience d'un bien plus vaste public, l'ensemble du monde lettré : il a gagné au change ! Au lieu d'un être assez falot, plus ou moins discuté de son vivant, plus ou moins éreinté après sa mort, puis oublié, nous nous trouvons en face d'un personnage aussi immortel que son génial créateur.

*
* *

Horace Bianchon ? Mais quel lecteur de Balzac ne le connaît ? Il n'y a, pour ainsi dire, aucun des épisodes de cette « ample comédie aux cent actes divers » où il n'apparaisse, soit comme l'un des protagonistes du drame, soit comme une apparition toujours redoutée, apportant avec elle la joie ou la peine, selon la gravité du pronostic que vont proférer ses lèvres infailibles.

Comme la plupart des parisiens indéracinables, qui considéreraient comme une déchéance de ne plus fouler l'asphalte de la Grand'Ville, Bianchon n'y était pas né. Il fut l'un de ces innombrables provinciaux qui, nantis d'un léger pécune dans leurs profondes et de beaucoup d'ambition, s'abattent un beau matin sur la Ville-Lumière. Tels Rastignac, admirant des hauteurs du Père-Lachaise, le spectacle de Paris qui, lentement, sombre dans l'or du couchant, ils s'écrieront : « A nous deux, maintenant », avant d'aller dîner chez une baronne de Nucingen. Homme du « midi moins le quart », Bianchon naquit vers 1796 (1) dans la capitale du Sancerrois.

(1) Balzac ne fixe pas de date à la naissance de Bianchon, mais les précisions qu'il fournit dans le *Père Goriot* sont suffisantes pour nous permettre de la rétablir. Bianchon, en effet, passa sa thèse de Doctorat en 1820, à la fin de ses quatre années d'Internat. Il fut donc reçu à ce Concours en 1816, ce qui nous conduit raisonnablement à faire débiter ses études médicales en 1813. En les supposant commencées à l'âge de 17 ans, ce qui est plausible, nous arrivons au millésime de 1796 comme année de naissance de notre héros.

Son père y exerçait déjà la médecine, et espérait le voir lui succéder un jour. A juste titre, Sancerre « s'enorgueillit d'avoir vu naître une des gloires de la médecine moderne ». De ces origines méridionales, il conserva longtemps une pointe d'accent dont il eut bien du mal à se débarrasser à son arrivée à Paris, sous les quolibets de ses camarades de la pension Vauquer.

Les Bianchon appartenaient à la grande bourgeoisie protestante de Sancerre. Elle se composait de trois familles dont Balzac, très amateur de généalogie nous a soigneusement livré, dans *Les héritiers Boirouge*, les tenants et les aboutissants (1). C'étaient les familles Chandier, Popinot et Bianchon. Elles s'étaient alliées entre elles et « il était résulté des entrecroisements de ce kaléidoscope génératif » toute une gamme de patronymes différents. Toute famille qui n'était pas : « Popinot-Chandier ou Chandier-Popinot ; Bianchon-Popinot ou Popinot-Bianchon ; Chandier-Bianchon ou Bianchon-Chandier ; Chandier-Chandier, etc., cet homme ou cette femme était ou quelque pauvre manouvrier, vigneron, domestique, sans importance dans la ville. Ces trois clans exportaient leurs aventureux enfants à Paris où ils étaient simples marchands de vin à l'angle de deux rues, sous la protection de la Ville de Sancerre... Les autres embrassaient la chirurgie ou la médecine, étudiaient le droit ou commerçaient ».

Le père de notre héros, le Dr Bianchon, avait épousé, en secondes noces, la fille aînée de M. Boirouge-Popinot, président du Tribunal de Sancerre. Sa sœur, née Bianchon, épousera le très intègre Jean-Jules Popinot, le célèbre jurisconsulte « qui était juge comme Desplein était chirurgien et qui creusait un procès comme Cuvier fouillait l'humus du globe ». Nommé juge au Tribunal de la Seine, il s'attirera la haine de la toute puissante marquise d'Espard, pour avoir osé contrecarrer ses vues

(1) *Les héritiers Boirouge*, X, 1061, roman inachevé.

dans le procès en interdiction qu'elle intenta à son mari(1).

Pour en finir avec ces questions de famille, je rappelle qu'Horace se trouve être, de ce fait, le cousin germain du comte Anselme Popinot, le « coq de la grosse droguerie » qui fut ministre du Commerce en 1838.

*
* *

Nous ignorons comment et où s'écoula la prime enfance du jeune Horace Bianchon. Sans doute fit-il ses humanités, en compagnie de son compatriote Étienne Lousteau (2), dans la capitale du Berry, au collège de Bourges, non loin de l'Institution pieuse des demoiselles Chamarolles où la jeune Dihah Piédefer (la future Muse du département) « commençait déjà d'être célèbre tant par son esprit que par sa beauté ». Tout ce que nous pouvons affirmer c'est que, sa peau d'âne de bachelier en poche, Horace arriva à Paris vers 1813. Il ne roulait certes pas sur l'or, mais les subsides envoyés régulièrement par son père lui permettaient de vivre, de payer ses inscriptions et de s'habiller, quitte à économiser quelques liards sur le nécessaire au bénéfice du superflu, pour s'offrir les pantomimes de Debureau aux Funambules, danser des galops avec quelque lorette ou conduire une grisette dans les bois de Robinson...

*
* *

Le Paris qu'ont connu Bianchon et son père spirituel, Balzac, ne ressemblait guère à notre Paris de 1947. Le baron Haussmann n'en avait pas encore fait disparaître les vieilles

(1) *L'Interdiction*, III, 80.

(2) *Alias* Jules Sandeau.

mesures, ni taillé de grandes artères, dans le vif, donnant à la ville son aspect Second Empire, qui est en somme moins éloigné de son aspect actuel que de celui qu'elle offrait en 1830. Comme l'écrit A. Bellessort (1), ils ont pu « assister à l'agonie du vieux Paris, si durement frappé par la Révolution, puis par l'Empire et la Restauration... » Ils ont pu voir « les commencements de l'éclairage au gaz de 1817 à 1830, et la nouvelle enceinte, celle de Thiers, de 1841 à 1845... » Mais ils sont morts avant les grands bouleversements du Second Empire. Et Balzac, en 1837, écrit à l'Étrangère : « Vous ne sauriez imaginer combien Paris devient beau. Les boulevards parquetés en bitume, éclairés par des candélabres de fer bronzé et au gaz, la réclame croissante des boutiques, cette foire de deux lieues de long, éternelle et qui varie en œuvres nouvelles, composent un spectacle sans égal. Dans dix ans, nous serons propres ; la boue de Paris aura été rayée du dictionnaire et nous deviendrons si magnifiques que Paris sera vraiment une grande dame, la première des reines coiffées de murailles. »

Mais le côté « cousin Pons, bricquabracquiste » de Balzac renâcle contre les sacrifices indispensables que nécessitent ces améliorations et, déplorant la disparition des coins pittoresques, il épanche sa bile dans des œuvres en marge de la *Comédie humaine*, comme « Ce qui disparaît de Paris ».

Ce Paris de 1830, M. Bouteron le délimite ainsi (2) : « Sept-cent-quatorze mille habitants au lieu des trois millions actuels. Cinq kilomètres et demi du nord au sud, de la barrière de Clichy à celle d'Enfer : huit kilomètres de l'est à l'ouest, de la barrière de Charonne à la barrière des Bons-hommes, c'est-à-dire du Père-Lachaise à Passy. Au lieu de

(1) A. BELLESSORT, *Balzac et son œuvre*, p. 158 et suiv.

(2) M. BOUTERON, *Balzac au Marais* (*Revue des Deux Mondes*, 1936, p. 289).

vingt arrondissements, douze (1) : Montmartre, Auteuil, Passy, Chaillot, et même les Champs-Élysées, la campagne.» (Qu'on se souvienne des drames qu'E. Suë place aux Champs-Élysées dans les *Mystères de Paris*.)

« Au nord, Paris s'arrête aux grands boulevards, au sud aux boulevards du Palais-Royal, du Montparnasse et des Invalides.

« Pas d'omnibus avant 1828. Pas d'eau courante dans les appartements, mais les seaux de l'auvergnat. Éclairage à l'huile, à la chandelle et à la bougie. Le gaz n'apparaît sur la voie publique qu'en 1817. Chauffage au bois... » Dans ce Paris de 1815, chaque quartier a sa physionomie à part. En se centrant sur Notre-Dame, « au nord-ouest, c'est le quartier du luxe, autour du Palais-Royal bruyant et illuminé : au sud-est, c'est le pays latin, le pays des étudiants et des savants : au sud-ouest, les Invalides et le faubourg Saint-Germain, quartier de l'aristocratie ; au nord-est, le quartier du centre et du Marais, séjour des ouvriers et des bourgeois ». Dans cette enceinte ainsi délimitée, et qui nous semble si étrangement petite, le spectacle est inoubliable pour le provincial brusquement transplanté de sa petite ville dans le tourbillon de la vie parisienne.

Évoquant l'arrivée à Paris de Claude Bernard, un contemporain de Bianchon (qui devait lui aussi, laisser un certain nom en médecine), son biographe R. Millet (2) dépeint ainsi le spectacle qui devait s'offrir à ses yeux : « Cavaliers, amazones, tilburys, carrosses et fiacres se glissaient entre les omnibus jaunes ou verts des différentes lignes ; les Dames Blanches, les

(1) Il y a bien, dans la *Comédie humaine* un treizième arrondissement, celui de N.-D. de Lorette. Là se font, et se défont ces « mariages à la détrempe » que contractent certains acteurs de ce grand drame, mais cet arrondissement fictif ne figure pas au cadastre.

(2) R. MILLET, *Cl. Bernard, ou l'aventure scientifique*, Paris 1945, p. 37.

Hirondelles, les Citadines, les Joséphines... Le boulevard commençait seulement à s'animer, du moins dans la partie qui s'appelait déjà, comme aujourd'hui, boulevard des Italiens, promenade à la mesure de l'homme, étroite, à peine aérée par des carrefours de Lilliput, égayée par les rues adjacentes et les passages dont les vestiges nous semblent si poussiéreux. Deux mondes s'y coudoyaient, l'un brillant l'autre interlope, sous les feux des théâtres, des magasins, du café de Paris, de Tortoni, de la Maison d'Or, ou devant l'entrée du bal d'Idalie qui cachait dans un sous-sol ses attractions douteuses... L'avenue de l'Opéra n'était pas ouverte, ni construit l'Opéra de Garnier. Si le magasin « Aux trois Quartiers » existait déjà, le boulevard des Capucines ne desservait que des jardins et les restes du couvent qui porte son nom... Autour de la Madeleine en chantier (qu'on se rappelle les malheurs qui fondirent sur le pauvre Birotteau, acheteur de mirifiques terrains près de la Madeleine sur les conseils intéressés du notaire Roguin)... on ne voyait que boutiques de selliers, écuries et remises...» Que dire du Quartier latin à cette époque? Lorsque Bianchon y fréquentait, il n'y avait ni rue des Écoles, ni boulevard Saint-Germain : le « Boul'Mich » était inconnu ; trois rues bien secondaires : les rues de la Harpe, Monsieur-le-Prince et l'ancienne rue Saint-Jacques faisaient figure de grandes artères. Le croisement des deux dernières formait l'ancienne place Saint-Michel qui a disparu sans laisser de trace. Pas d'autre dégagement que les places de la Sorbonne, du Panthéon, de l'Odéon et de l'École de médecine. Au delà de la rue de Vaugirard, c'est déjà la grande banlieue, et l'on élève encore des vers à soie dans la plaine de Montrouge (1).

(1) Balzac y fait allusion dans *l'Envers de l'Histoire contemporaine*, en logeant le baron Bourlac dans une ancienne magnanerie désaffectée, près de l'Observatoire.

C'est donc un Paris sale, même dans ses plus beaux quartiers, que déshonorent trop souvent d'ignobles bâtisses comme celle qu'habitent la cousine Bette et le ménage Marnette, rue du Doyenné, à deux pas de la colonnade du Louvre et du Pavillon Denon. De ce Paris balzacien, quels sont les points vitaux ?

L'aristocratie — la vraie — a délaissé depuis un siècle ses beaux hôtels du Marais pour le quartier des Invalides et le faubourg Saint-Germain, le « noble faubourg ». Mais déjà la nouvelle aristocratie, celle de la finance, des grands bourgeois à peine dégrasés par une savonnette à vilain, émigre vers le faubourg Saint-Honoré et la Chaussée d'Antin. Les requins de la finance y ont aussi élu domicile. Plus loin, c'est le quartier de Notre-Dame-de-Lorette, où vivent les grandes courtisanes, depuis la célèbre artiste richement entretenue par un duc et pair jusqu'aux lorettes de seconde ou de troisième zone.

L'intérêt de la vie parisienne se déplace aussi selon les heures. Le matin, c'est sur la route du Bois, depuis la rue de Rivoli jusqu'aux Champs-Élysées et à l'Arc de Triomphe (achevé en 1836) que se concentre l'activité. C'est là que la jeune M^{lle} de Chaulieu ira faire l'essai de ses charmes. « Derrière chaque calèche admirablement attelée ondulaient les plumes du chasseur à l'habit vert brodé d'or. On y assistait au défilé des femmes du monde, des grandes dames de la finance, des lions avec leurs tigres, des corsaires à gants jaunes, des dandys qui, en regardant tel pauvre piéton qu'on leur avait présenté la veille, laissent tomber leur lorgnon si singulièrement que le malheureux croyait sentir le couteau de la guillotine. (1) » Après le déjeuner c'est aux environs du boulevard des Italiens, à la terrasse de Tortoni que l'on pouvait voir le Paris qui compte, sa jeunesse dorée... Vers trois heures, l'intérêt se déplace à

(1) Cf. A. BELLESSORT, *op. cit.*, p. 128 sq.

nouveau vers le Palais-Royal. Le Paris littéraire y tient ses assises, aux Galeries du Bois. « Là trônait la librairie dite de nouveauté, là les jeunes gens affamés de littérature et dénués d'argent pouvaient sous l'œil charitable des commis, tourner les pages des livres du jour. »

« Là se faisaient et se défaisaient les réputations aussi bien que les affaires politiques et financières, là se donnaient rendez-vous les jeunes et les vieilles gloires, le jeu et la galanterie. »

Le soir le spectacle se détourne vers les boulevards, le boulevard du Temple ou le Faubourg-Montmartre, quartiers des théâtres. Tout un peuple de dandyes, de journalistes, de gros bourgeois s'y masse et s'y côtoie pour applaudir les vedettes du jour, les Florine, les Coralie, les Jenny Cadine, les Josépha, etc. Puis chacun s'égaille, les uns allant chercher de grossières satisfactions « en montant à la Courtille, là où jusque l'vin pétille... » d'autres assaillent les restaurants à la mode : le Cadran bleu, Véfour, le Rocher de Cancale, Véry, etc. avec quelque lorette d'agréable compagnie...

Ce Paris de 1815-1845, Bianchon l'a connu peu à peu, l'a aimé. Il n'est guère une de ses rues qui n'ait été pour lui évocatrice d'un « cas », d'un malade, d'un drame de la misère, de la maladie ou de la mort. Il adore par-dessus tout à y flâner la nuit, et c'est ainsi que ce noctambule se trouvera un beau soir nez à nez avec son ami le comte de Granville qui remâche inlassablement ses amours ruinées... On peut le compter parmi ces « amants de Paris », que nous dépeint Balzac qui « lèvent le nez à tel coin de rue, sûrs d'y trouver le cadran d'une horloge... disent à un ami dont la tabatière est vide : « Prends par tel passage, il y a un débit de tabac à gauche, près d'un pâtissier, qui a une jolie femme...⁽¹⁾ » (A. BELLISSORT, *op. cit.*, p. 168).

(1) Cette citation est empruntée à la description célèbre des rues de Paris, in *Ferragus*, Conard, XIII, 5.



Je ne puis préciser le domicile de Bianchon à son arrivée à Paris vers 1813. Nous savons pertinemment, par contre, et de source sûre, qu'il fréquenta longtemps, en qualité d'« externe » une petite pension du quartier Saint-Marceau.

Pour la modique somme de trente francs par mois, il avait droit au dîner à la « Pension bourgeoise des deux sexes et autres », dite Pension Vauquer, et sise rue Neuve-Sainte-Genève : l'actuelle rue Tournefort.

Cette gargote était tenue par une veuve sur le retour, assez âpre au gain, M^{me} Vauquer. Corpulente, maflue, Balzac nous en a retracé dans *Le Père Goriot*, le portrait peu flatté que voici : « Agée d'environ cinquante ans, elle ressemble à toutes les femmes qui ont eu des malheurs. Elle a l'œil vitreux, l'air innocent d'une entremetteuse qui va se gendarmer pour se faire payer plus cher, mais d'ailleurs prête à tout pour adoucir son sort... Attifée de son bonnet de tulle sous lequel pend un tour de faux-cheveux mal mis, elle marche en traînant ses pantoufles grimacées... Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec de perroquet, ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église ; son corsage trop plein et qui flotte... sont en harmonie avec la pension. » Ainsi fagotée, elle conservait néanmoins des illusions, et elle eut volontiers prêté une complaisante oreille aux propos galants. L'un de ses locataires, Vautrin, bien qu'il eut d'autres goûts, était son favori. Il est vrai qu'il savait parler aux femmes ! « Il l'appelait maman, en la saisissant par la taille, flatterie peu comprise. La bonne femme croyait la chose encore facile, tandis que Vautrin, seul, avait les bras assez longs pour presser cette pesante circonférence. »

Dans cette extraordinaire pension, Bianchon fera la connaissance de nombreux personnages de la *Comédie humaine* : tels le père Goriot, ce « Roi Lear du vermicelle » comme l'a surnommé A. Bellessort ; la vieille demoiselle Michonneau et son galant le vieux Poiret ; la touchante Victorine Taillefer, fille malheureuse d'un père multimillionnaire et assassin (1) et l'inquiétant Vautrin. Bianchon éprouve cependant une certaine sympathie pour ce réprouvé, qu'il s'efforcera, trop tard, de prévenir du danger qui le menace.

N'oublions pas enfin le meilleur ami de Bianchon, le baron Eugène de Rastignac, petit hobereau gascon, venu tenter la fortune à Paris et résolu à percer par tous les moyens. C'est lui qui posera à Bianchon la fameuse « question du mandarin », mise à la mode par Rousseau. Sans hésiter, Horace y répondra catégoriquement par la négative, et Rastignac, qui n'osait encore tuer son mandarin, remerciera son ami de l'avoir remis sur le droit chemin. Après « avoir tiré ensemble, à belles dents, les durs beafsteacks de la vache enragée, nourriture fortifiante pour les estomacs robustes, indigeste pour les estomacs débiles » (2), les deux hommes malgré leurs destinées divergentes resteront toujours d'excellents amis, et même des inséparables.

Si la chère était maigre à la pension Vauquer, on ne s'y ennuyait guère. Outre les « pensionnaires » logés, une douzaine d'« externes », animaient, bon an mal an, le repas du soir : petits employés, étudiants en droit ou en médecine, rapins en rupture de pinceau. On y chantait des chansons de Béranger, voire même des refrains moins édifiants encore, et comme l'on se flattait d'y être « à la page », on y parlait

(1) *L'Auberge rouge*.

(2) Th. GAUTIER, *Balzac*, p. 66.

« rama ». Assistons à l'une de ces agapes. Je cède la parole à Balzac.

« Les pensionnaires arrivèrent les uns après les autres en se souhaitant mutuellement le bonjour, et se disant de ces riens qui constituent, chez certaines classes parisiennes, un esprit drôlatique dans lequel la bêtise entre comme élément principal, et dont le mérite consiste particulièrement dans le geste ou la prononciation. Cette espèce d'argot varie continuellement. La plaisanterie qui en est le principe n'a jamais plus d'un mois d'existence. La récente invention du Diorama, qui portait l'illusion de l'optique à un plus haut degré que dans les Panoramas, avait amené dans quelques ateliers de peinture la plaisanterie de parler en « rama ».

— Eh bien, « Monsieurre » Poiret, dit l'employé au Muséum, comment va cette petite santérama?...

— Allons-nous « dinaire », s'écria Horace Bianchon (avec cet accent méridional auquel je faisais allusion), ma petite estomac est descendue usque ad talones.

— Il fait un fameux froitorama, dit Vautrin.

— Illustre M. Vautrin, dit Bianchon, pourquoi dites-vous froitorama? Il y a une faute. C'est froidorama.

— Non, dit l'employé au Muséum, c'est froitorama, par la règle : j'ai froit aux pieds... »

Et les plaisanteries en rama continuent de plus belle. Neuf ans plus tard, Bianchon s'en souviendra, et rappellera le bon temps à Rastignac, lorsqu'il s'écriera : « Cette demande cache-t-elle un petit *dramorama*, pour nous rappeler par un mot notre mauvais bon temps » (cf. *l'Interdiction*, III, 13).

Bianchon prenait son repas de midi plus près de la Faculté, chez Flicoteaux, dont les devantures à petits carreaux formaient le coin de la place de la Sorbonne et de la rue Neuve-de-Richelieu. Ce petit bouchon était alors le refuge des étudiants peu fortunés, le dernier espoir des bourses

presque plates. Musset y fait allusion dans un de ses dialogues (1) :

*Que vois-je donc là bas? Quel est ce pauvre diable
Qui dans ses doigts transis souffle avec désespoir,
Et rôde en grelottant dans un mince habit noir,
J'ai vu chez Flicoteaux ce piteux personnage.*

On y mangeait, mal évidemment, pour 18 à 22 sous, vin compris, et Balzac en a donné une savoureuse description dans *Un grand homme de province à Paris*, lorsqu'il y fait échouer Rubempré, à son arrivée dans la métropole (2).

« Flicoteaux est un nom inscrit dans bien des mémoires. Il est peu d'étudiants logés au Quartier latin pendant les premières années de la Restauration qui n'aient fréquenté ce temple de la faim et de la misère...

« Ce restaurant est un atelier avec ses ustensiles, et non une salle de festin avec son élégance et ses plaisirs... Les mets sont peu variés et la pomme de terre y est éternelle. Il n'y aurait pas une pomme de terre en Irlande, elle manquerait partout qu'il s'en trouverait chez Flicoteaux. Elle s'y produit depuis trente ans sous cette couleur blonde affectionnée par Titien, semée de verdure hachée, et jouit d'un privilège envié par les femmes : telle vous l'avez vue en 1814, telle vous la retrouverez en 1840. Les côtelettes de mouton et le filet de bœuf sont à la carte de cet établissement ce que les coqs de bruyère, les filets d'esturgeon sont à celle de Véry, des mets extraordinaires qui exigent la commande dès le matin. La femelle du bœuf y domine et son fils y foisonne sous les aspects les plus ingénieux. Quand le merlan, les maquereaux

(1) DUPONT et DURAND, *Poésies nouvelles*, éd. Pléiade, 358.

(2) *Illusions perdues*, IV, 631.

donnent sur les côtes de l'Océan, ils rebondissent chez Flicoteaux. Là, tout est en rapport avec les vicissitudes de l'agriculture et les caprices des saisons françaises. L'étudiant parqué dans le quartier latin y a la connaissance la plus exacte des temps : il sait quand la Halle regorge de choux, quelle salade y abonde et si la betterave y a manqué... Une vieille calomnie consistait à attribuer l'apparition des beafteaks (*sic*) à quelque mortalité sur les chevaux. Peu de restaurants parisiens offrent un si beau spectacle.»

Son déjeuner expédié, il allait, lorsqu'il était en fonds, prendre son café chez Roussel, place de l'École de médecine, sur l'actuel emplacement de la librairie médicale Masson.

C'est là qu'il put avoir l'occasion de fréquenter d'autres étudiants en médecine, ayant nom : Sainte-Beuve (1), Littré, Berlioz, qui s'aiguillèrent plus tard vers d'autres activités. Bianchon entre ensuite à la Faculté. Il fallait en ce temps-là un courage à toute épreuve, un odorat rassis et surtout le feu sacré pour oser affronter l'effroyable atmosphère des pavillons de dissection. Un contemporain, qu'on ne s'attendrait guère à trouver en cette galère, le grand musicien H. Berlioz, y fréquenta avant de devenir le père illustre de la *Damnation de Faust*. Dans ses *Mémoires*, il a conté avec verve l'atroce souvenir qu'il en avait conservé (2). « L'aspect de cet horrible charnier humain, ces membres épars, ces têtes grimaçantes, ces crânes entr'ouverts, le sanglant cloaque dans lequel nous marchions, l'odeur révoltante qui s'en exhalait, les essaims de moineaux se disputant les lambeaux de poumons, les rats grignotant dans leur coin des vertèbres saignantes... me remplirent d'un tel

(1) Sur le registre de la bibliothèque de l'Institut, année 1825, comme j'ai pu le constater *de visu*, on retrouve la mention : Sainte-Beuve, étudiant en médecine. Le grand ennemi de Balzac était donc un peu plus jeune que Bianchon.

(2) BERLIOZ, *Mémoires*.

effroi que, sautant par la fenêtre de l'amphithéâtre, je pris la fuite à toutes jambes.» Mais on s'habitue à tout, puisque dès le lendemain il revenait, « n'éprouvant, confesse-t-il, qu'un froid dégoût. Il s'amusa même à fouiller la poitrine ouverte d'un pauvre mort pour donner leur pitance de poumon aux hôtes ailés de ce charmant séjour, et jeta une omoplate à un gros rat qui le regardait d'un air affamé».

Quoiqu'il ne dédaignât pas s'amuser, Bianchon était un gros bûcheur. Moins sensible que Berlioz, il fut l'un des assidus de ces séances de dissection où le futur chirurgien qu'il rêvait alors de devenir fait l'indispensable apprentissage de son dur métier. Au sortir de la Faculté, il se hâtait vers le cours de Cuvier, au Muséum. Il ne l'eût pas manqué pour un empire : pour cet assoiffé de savoir, là se créait une science toute nouvelle, riche d'avenir : la paléontologie.

C'est à la sortie de l'une de ces leçons qu'il fut le muet témoin du bizarre colloque entre Poiret, l'une des pratiques de la mère Vauquer, et Bibi-Lupin, chef de la sûreté, et qu'il commença à soupçonner que Vautrin et Trompe-la-Mort, le fameux forçat en rupture de ban, n'étaient, peut-être, qu'une seule et même personne.

*
* * *

Les études médicales duraient alors quatre ans. Elles étaient sanctionnées par un certain nombre d'examens, qui se terminaient par la thèse de Doctorat.

Alors que l'après-midi était consacré aux cours et aux travaux pratiques, le matin, les étudiants étaient au moins censés se rendre dans les hôpitaux parisiens, soit comme stagiaires, soit en qualité d'externes ou d'internes. Fondé par Décret du 4 Ventôse an IV (1802), contresigné par Napoléon Bonaparte, premier Consul à vie, l'Internat des hôpitaux était un concours déjà réputé et d'accès difficile

lorsque Bianchon s'y présenta. Il y fut reçu en 1816, et nous savons qu'il fréquenta les salles de garde de Cochin, de l'Hôtel-Dieu et des Capucins (1).

Vers février 1820, comme nous l'apprend le premier en date de ses biographes, H. de Balzac, Bianchon achevait son internat à Cochin : il y mettait la dernière main à sa thèse. Celle-ci soutenue, il hésita quelque peu avant de se fixer à Paris. La cherté de la vie l'effrayait : il n'était pas riche et disposait de très peu de moyens. « Il se débattait alors dans cette ardente misère, espèce de creuset d'où les grands talents doivent sortir purs et incorruptibles, comme des diamants qui peuvent être soumis à tous les chocs sans se briser (2) ».

Aussi sa première idée fut-elle d'aller reprendre à Sancerre la clientèle paternelle. « Moi, je suis heureux de la petite existence que je me créerai en province, où je succéderai tout bêtement à mon père », confiait-il à son ami Rastignac, en 1819. Mais, les sincères amitiés et les très cordiales relations qu'il avait déjà nouées influèrent sur sa décision : il se décida à tenter sa chance à Paris, et bien lui en prit, puisqu'il devint rapidement un praticien réputé, puis le consultant à la mode que s'arrachera le noble faubourg.

Un document, qui date de cette époque d'hésitations, nous montre à l'évidence l'estime où déjà on le tenait. « Horace

(1) Je ne puis préciser en quelle année Bianchon fut interne aux Capucins : sans doute en 1816 ou 1817, au début de son Internat. Il est en effet à l'Hôtel-Dieu en 1818 et à Cochin en 1819. (Cf. *La Messe de l'Athée* et *Le père Goriot*.) De ces hôpitaux seul celui des Capucins a disparu. Ancien monastère désaffecté, transformé en hôpital, il était sis 111, Bd. de Port-Royal. Il devint par la suite l'Hôpital du Midi, puis l'Hôpital Ricord, affecté aux vénériens. De ce dernier ne subsiste aujourd'hui que la porte monumentale qui donne accès sur le boulevard de Port-Royal. Cf. à ce sujet l'étude de J. COUTEAUX, *L'Hôpital Ricord*, in *Aesculape*, 1932, p. 208.

(2) *La Messe de l'Athée*, II, 1151.

était un jeune homme droit, incapable de tergiverser sur les questions d'honneur, allant sans phrases au fait, toujours prêt pour ses amis à mettre en gage son manteau, comme à leur donner son temps et ses veilles... Il était enfin un de ces amis qui ne s'inquiètent pas de ce qu'ils reçoivent en échange de ce qu'ils donnent, certains de recevoir à leur tour plus qu'ils ne donneront. La plupart de ses amis avaient pour lui ce respect intérieur qu'inspire une vertu sans emphase et plusieurs d'entre eux redoutaient sa censure... Ni puritain ni sermonneur, il jurait de bonne grâce en donnant un conseil et faisait volontiers « un tronçon de chère lie » quand l'occasion s'en présentait.»

« Bon compagnon, pas plus prude que ne l'est un cuirassier, rond, franc comme un brave jeune homme qui n'a rien à déguiser de sa vie, il marchait la tête haute et la pensée rieuse... Sobre comme un chameau, alerte comme un cerf, il était ferme dans ses idées et sa conduite. (1) » Tel était notre homme, en 1820, campé de main de maître, au sortir de l'internat. Il appartenait au fameux « Cénacle », cercle littéraire groupant autour du célèbre écrivain d'Arthez quelques intellectuels triés sur le volet : Léon Giraud, le philosophe ; Joseph Bridau, le peintre célèbre, élève de Gros ; Fulgence Ridal, auteur dramatique connu ; Meyraux, docteur en médecine, égaré dans l'histoire naturelle et ami de Geoffroy Saint-Hilaire ; Michel Chrestien, le jeune leader républicain, disciple de Saint-Simon, « homme politique de la force de Saint-Just et de Danton ». Bianchon fréquentait aussi, mais de façon moins suivie, son compatriote E. Lousteau qui se plaint parfois « qu'il lui bat froid » (2) ainsi que le jeune et brillant auteur de *l'Archer de Charles IX* et des *Marguerites*, L. de Rubempré, qui, peu après, fut à son tour admis au

(1) *La Messe de l'Athée*, II, 1151.

(2) *Illusions perdues*, IV, 808.

Cénacle, en 1821. On le voyait aussi, de temps à autre, vers 1824, aux réceptions de la belle Madame Rabourdin (1).

Desplein, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, le plus réputé bistouri du siècle, désirait s'attacher son ancien interne dont il avait pu apprécier les rares qualités. Il insista pour le garder auprès de lui, et Bianchon se laissa faire d'assez bonne grâce, se sachant le pied à l'étrier. Desplein « l'emmenait pour se faire assister par lui dans les maisons opulentes où presque toujours une gratification tombait dans l'escarcelle de l'interne et où se révélaient insensiblement au provincial les mystères de la vie parisienne ; il le gardait dans son cabinet lors de ses consultations et l'y employait ; parfois il l'envoyait accompagner un riche malade aux eaux ; enfin il lui préparait une clientèle »(2).

Devenu en 1822 son chef de clinique, Bianchon vivra plusieurs années comme dans son ombre, resserrant peu à peu cette déférente intimité au cours de laquelle les âmes s'interpénètrent et où le disciple, sans abdiquer sa personnalité, s'imprègne de l'esprit et de la méthode de son maître. Ce dernier cesse alors d'être le professeur un peu guindé, que l'élève n'aborde qu'avec une craintive réserve, pour devenir, en redonnant toute sa valeur à un terme que l'argot de l'internat a emprunté à celui de nos vieilles corporations, le « Patron » à qui l'on se confie et avec lequel, le service achevé, on peut se débonder quelque peu et discuter en tête à tête *de omni re scibili*. C'est une telle intimité qui s'établira peu à peu entre les deux hommes, et leurs propos deviendront assez intimes pour qu'un jour il se risquât à lui demander la raison de certains actes qui lui avaient semblé bizarres. La question qui, depuis des années, brûlait les lèvres de

(1) *Les Employés*, VI, 910.

(2) *La Messe de l'Athée*, II, 1152.

Bianchon avait trait à la singulière attitude de l'athée déclaré qu'était Desplein. Son assistant l'avait vu, à plusieurs reprises, entrer presque subrepticement à Saint-Sulpice, « en se coulant par la porte de la rue du Petit-Lion, comme s'il fut entré dans une maison suspecte ». Quatre fois par an, recueilli, au moins en apparence, il y assistait à une messe basse. Et nous devons au talent de conteur de Bianchon, sur lequel j'aurai l'occasion de revenir, l'admirable et touchante histoire du vieux Bourgeat. Ce fils de l'Auvergne exerçait alors la peu lucrative, mais très utile profession de porteur d'eau. Voisin de palier de Desplein, l'excellent homme veilla paternellement sur le jeune étudiant qui se trouvait alors dans une misère noire. Il assura son existence matérielle : grâce à lui, le futur roi du bistouri eut un peu moins froid, un peu moins faim et il put achever brillamment ses études. Desplein n'oublia jamais son sauveur, et respectueux des croyances de ce simple qui avait la foi du charbonnier, il faisait dire, après sa mort, les messes basses qui avaient tant intrigué son élève. Balzac, qui tenait ce récit de la bouche même de Bianchon, nous l'a fait revivre dans son admirable *Messe de l'Athée*.

*
* *

De 1820 à 1830, Bianchon fut avant tout un chirurgien. C'est bien au Bianchon chirurgien que son ami Rastignac décochera, moitié plaisant, moitié sérieux, le titre de « Robespierre de la lancette » (1) et c'est comme tel qu'en 1822 le jeune chef de clinique sera mandé auprès de Lucien de Rubempré que le bouillant Michel Chrestien vient de gratifier, en duel, d'une balle dans le poumon (2).

En 1826, Bianchon fut envoyé pour quelques semaines

(1) *L'Interdiction*, III, 16.

(2) *Illusions perdues*, IV, 869.

à Vendôme, au chevet d'un riche malade de Desplein. C'est lors de ce séjour forcé qu'il eut l'occasion de visiter le domaine, abandonné depuis dix ans, de « La grande Bre-tèche », et qu'il perça le secret des singulières dispositions testamentaires de Madame de Merret (1).

Il est assistant de Desplein lorsque peu après son vieil ami Bridau le fait appeler auprès de sa belle-sœur, ce quasi-squelette qu'est devenue la resplendissante Flore Brasier, comtesse de Brambourg, *alias* Madame Philippe Bridau, cette splendide créature tombée dans l'alcoolisme et la misère. Qui pourrait reconnaître « en cette ignoble ostéologie » la belle Rabouilleuse d'antan ? Et le jeune chirurgien, s'il déplore cette chute en tant qu'esthète, s'il s'apitoie sur la femme en tant qu'ami, s'enflamme en tant que clinicien, et court chez son maître Desplein qui, peut-être, pourra la sauver par une opération (2). L'abus des liqueurs « avait développé en elle une magnifique maladie qu'on croyait perdue » et trois semaines plus tard, la *Gazette des Hôpitaux* contenait le récit d'une des plus audacieuses tentatives de la chirurgie moderne... Naturellement la malade ne survécut pas à l'opération.

*
* *

En mars de la même année, il accompagne son maître à Provins où il est mandé par son confrère, le D^r Martener, au chevet de la pauvre Pierrette Lorrain, qui se meurt d'une ostéite crânienne — sans doute tuberculeuse, — nécessitant « la terrible opération du trépan » (3).

En 1834 enfin, M^{me} du Bruel, née Claudine Chaffaroux,

(1) *Autre étude de femme*, Conard, VII, 412.

(2) *La Rabouilleuse*, III, 1113.

(3) *Pierrette*, III, 772.

dut avoir recours à Bianchon. Cette jeune femme au passé assez orageux, était plus connue du monde parisien sous son nom d'Opéra : la danseuse Tullia. La femme du célèbre vaudevilliste était alors la maîtresse énamourée de l'un des lions les plus cotés de Paris, le comte Gabriel-Jean-Anne-Victor-Benjamin-Georges-Ferdinand-Charles-Édouard Rusticoli de La Palférine. Or, dans une de ces explications un peu vives qui surviennent parfois entre amants, la belle s'était fendu le cuir chevelu sur le coin d'une table. On appela Bianchon qui, avant de recoudre, demanda que l'on coupât les cheveux de la danseuse qu'elle avait fort beaux : « aussi beaux que ceux de la duchesse de Berry ». N'osant prendre sur elle une telle profanation, Tullia « lui dit alors en confidence qu'elle ne pouvait les laisser couper sans la permission du comte. Presenti aussitôt par Bianchon, ce dernier eut alors ce mot admirable : « Couper les cheveux de Claudine ? s'écria-t-il d'une voix péremptoire. — Non. J'aime mieux la perdre. » Et le pauvre Bianchon se vit contraint d'opérer « en face de la famille en larmes, du mari à genoux... sans couper les cheveux »... Quatre ans plus tard, il parlait encore, avec une certaine nuance d'admiration dans la voix, du « mot » de La Palférine (1).

*
* *

Ainsi se clot la période chirurgicale de la vie de ce grand clinicien. Abandonnant définitivement le bistouri, il va se cantonner désormais dans la pratique médicale et il y deviendra rapidement aussi célèbre par la sûreté de son diagnostic que par l'infailibilité de son pronostic. Cette soudaine aversion pour la chirurgie correspond à une période creuse de sa vie, sur laquelle nous sommes fort mal renseignés. Fut-il effrayé par la mortalité opératoire, si redoutable avant

(1) *Un Prince de la Bohême*, VI, 838.

l'ère pastorienne, et renonça-t-il à se faire le fourrier de la mort ? Fut-il atteint au plus vif de ses affections par la disparition de son illustre maître, devenu le confident et l'ami ? Une très chère affection lui fut-elle ravie par la mort ? Fut-ce un amour déçu, quelque drame intime ? Nous sommes sans doute condamnés à l'ignorer toujours. Nous savons seulement que vers 1828 il envisagea assez sérieusement de quitter la capitale et qu'il fit des démarches auprès du général Maison, pour prendre part, au titre de chirurgien en chef, à l'expédition de Morée qui se préparait. Mais cette phase de dépression dura peu et sa forte nature reprit vite le dessus : il renonça à ce projet et se lança à corps perdu dans la clientèle.

Dès 1830, l'un de ses pairs parle déjà de lui en ces termes élogieux : « Homme plein d'avenir et de science, le plus distingué peut-être des nouveaux médecins, sage et modeste député de la jeunesse studieuse, qui s'apprête à recueillir l'héritage des trésors amassés depuis cinquante ans par l'École de Paris, et qui bâtira peut-être le monument pour lequel les siècles précédents ont apporté tant de matériaux divers » (1).

En quelques années la renommée vint, et en 1835, « après un brillant concours », il occupait une chaire à la Faculté de Médecine. Il était en outre médecin de l'Hôtel-Dieu, membre de l'Académie des Sciences, Officier de la Légion d'Honneur : en somme une des gloires de la médecine moderne.

En cet homme « gros et gras comme un médecin en faveur », on ne reconnaît plus l'étudiant efflanqué de la pension Vauquer. « Il avait un air patriarcal, de grands cheveux longs, un front bombé, la carrure du travailleur et le calme du penseur » (2). Devenu un grand bourgeois, il s'installait enfin, en 1840, au 22 de la rue de la Montagne-Sainte-

(1) *La Peau de chagrin*, IX, 211.

(2) *La Muse du Département*, IV, 86.

Geneviève, dans le superbe appartement qu'avaient successivement occupé le marquis d'Espard, puis son oncle Popinot.

Cette ancienne maison avait été autrefois l'hôtel du Cardinal Duperron, qui l'avait fait construire sous les règnes d'Henri IV et de Louis XIII. Malgré les injures du temps « on y retrouvait les beautés de ces antiques demeures en pierre de taille, et elle ne manquait pas d'une certaine richesse architecturale. Les tympanes qui ornent les deux principales façades ont conservé encore quelques traces de cordons du chapeau romain, insigne du cardinalat ». Il avait en outre la jouissance d'un jardin assez spacieux, exposé au midi, et « la situation de la maison placée au haut de la rue, était assez élevée pour qu'il n'y eut pas d'humidité. Tout y respirait encore cette grandeur que le sacerdoce a imprimée aux choses entreprises ou créées par lui ». (*L'Interdiction*, Conard VII, p. 169 sq.)

Ses nouvelles fonctions de médecin de l'École polytechnique s'en trouvèrent ainsi grandement facilitées (1).

(à suivre.)

D^r F. LOTTE.

(1) *Les petits Bourgeois*, VII, 140.

UN LOINTAIN ANCÊTRE DE L'HOMME EST DÉCOUVERT AU MAROC.

La question de savoir si l'homme descend du singe, qui a soulevé tant de polémiques depuis Darwin et Huxley, est aujourd'hui définitivement résolue par la science. L'Église catholique a renoncé à son opposition et elle admet la filiation biologique de l'homme telle que Lamarck l'avait fixée, il y a près d'un siècle et demi. Comment aurait-elle pu le nier devant l'abondance des preuves qui ont été fournies par tant de chercheurs indépendants et surtout par tant d'ecclésiastiques? Car c'est un fait que l'anthropologie a attiré, peut-être plus qu'aucune autre science, les esprits de vocation religieuse, et la dernière grande découverte, celle du Sinanthrope de Pékin, doit beaucoup au Père Teilhard de Chardin. Pour consacrer cet acquiescement l'Église vient, pour la première fois, d'accorder l'*Imprimatur*, avec la célèbre formule *Nihil obstat*, à un ouvrage d'enseignement supérieur, rédigé par deux membres du clergé régulier, et qui expose en l'approuvant la doctrine de la descendance.

Certes, on est loin encore de tenir tous les chaînons de cette descendance. Recueillir quelques ossements bien conservés d'êtres qui ont vécu il y a des dizaines et même des centaines de milliers d'années est une sorte de miracle. Il faut ensuite un autre miracle, celui de l'intelligence et de l'intuition, pour établir des relations entre

ces êtres et reconstituer l'arbre généalogique des races humaines. On est aujourd'hui à peu près d'accord sur l'interprétation des découvertes, dont certaines, faites dans les vingt dernières années, sont capitales. Les hésitations qu'on peut avoir pour rattacher tel fossile au groupe des singes anthropoïdes plutôt qu'au groupe des hominiens démontre justement la continuité qui existe dans l'évolution de l'animal vers l'*Homo sapiens*, forme accomplie et peut-être définitive de l'humanité. Citons, par exemple, les trouvailles qu'on a faites dans le sud de l'Afrique de 1924 à 1938, dans les terrains tertiaires supérieurs. Elles ont révélé des Primates dont les caractères sont plus proches de ceux de l'homme que de ceux des anthropoïdes existants : gibbons, orangs, gorilles et chimpanzés. Si ce ne sont pas nos ancêtres directs, ce sont nos cousins par la grosseur de leur crâne et leur tendance à marcher sur les deux pieds.

*
* *

Avant de parler de la découverte toute récente qui vient d'être communiquée à l'Académie des sciences de Paris, il sied de résumer les connaissances anthropologiques actuelles. Tout d'abord il n'y a pas d'« homme tertiaire », on pourrait dire par définition, puisque c'est l'apparition de l'Homme qui caractérise l'ère quaternaire. Déjà on est obligé de distinguer des « Préhominiens » et des « Hominiens », et il serait peut-être délicat de séparer les premiers des Anthropoïdes fossiles sud-africains. Le plus célèbre de ces Préhominiens est le Pithécantrope, l'Homme-singe de Java, découvert par le D^r Dubois en 1890. On n'en connaissait qu'une calotte crânienne et un fémur. En 1936, les fouilles ont mis au jour, dans cette même région, d'autres crânes et fémurs et une mandibule. La capacité crânienne est de 1000 centimètres cubes, pour le mâle, alors que celle de l'Homme des cavernes est de 1600 et celle des Singes supérieurs de 500. Les circon-

volutions sont moins simples que chez ces derniers. Néanmoins, la tête du Pithécantrophe est plus simiesque que son fémur, qui est manifestement humain.

Le Sinanthrope de Pékin, découvert à une quarantaine d'exemplaires, a donné lieu à dix ans de travaux qui ont été arrêtés par la guerre. On se demande même si les précieux restes n'ont pas été détruits. C'est encore un Préhominien analogue au Pithécantrophe, avec le crâne fuyant et les orbites saillantes, les dents simiesques dans une arcade humaine. Pour Teilhard du Chardin, le Sinanthrope savait faire du feu et employait des outils. D'autres fossiles cette fois européens, l'Eoanthrope de Piltdown, l'homme de Swanscombe, l'Homme de Heidelberg, ont été rapprochés de ces deux grands prototypes asiatiques, bien qu'ils remontent à un étage quaternaire plus récent. Leurs mandibules restent simiennes, mais le crâne présente des caractères plus évolués ; sa capacité s'élève, en effet, à 1300 centimètres cubes.

Une nouvelle étape de l'ascension vers l'humanité est représentée par un type extrêmement répandu en Europe, mais qui couvrait peut-être la terre entière : l'Homme de Néanderthal. C'est lui qui peut être appelé l'Homme préhistorique, si l'on considère la préhistoire comme s'ouvrant à l'ère de la pierre taillée. Il était chasseur et avait des haches et des lances de silex. Il avait domestiqué le cheval, le renne et le chien. Il enterrait ses morts. La Corrèze, la Dordogne, la Charente ont révélé beaucoup de sites néanderthaliens. Le crâne de ce Préhumain était relativement vaste et allongé, mais le front était fuyant et rudimentaire, les arcades sourcilières proéminentes, le nez en museau, le menton à peine indiqué.

L'*Homo Sapiens* appartient au Paléolithique supérieur, à l'âge du Renne. C'est encore un Homme des cavernes, mais c'est lui qui les a décorées, à l'époque magdalénienne, de ces dessins étonnants qui font l'admiration des artistes. C'est lui qui représente le premier type de l'homme social, avec son industrie et son commerce, ses

pratiques magiques et sa division du travail. La race de Cro-Magnon par exemple, avec son crâne de 1600 centimètres cubes et son front élevé, est bien le type intellectuel humain qu'il nous plaît d'avoir comme ancêtre.

*
* *

L'Afrique a encore fourni peu de contributions à l'anthropologie, mais elles ont été, comme on l'a déjà vu, remarquables. En 1935, elle a livré des crânes fossiles de Préhominiens qui s'apparentent aux Préhominiens asiatiques de Java et de Pékin. Deux ans auparavant l'Institut chérifien avait découvert au Maroc, près de Rabat, des restes d'homme présumé de Néanderthal et des silex taillés de l'âge moustérien. Ces fossiles avaient été envoyés pour expertise au grand anthropologiste Marcelin Boule. Celui-ci mourut sans avoir pu les étudier, mais son collaborateur, M. Henri Vallois, aujourd'hui directeur de l'Institut parisien de paléontologie, a assumé cette tâche, qui était très délicate. Les ossements étaient, en effet, enrobés dans une couche de grès, à cinq ou six mètres au-dessous du sol. Dans des cas semblables, par exemple quand les os sont pris dans une formation de stalactites, il faut user la matière étrangère avec des meules de dentiste, et l'on devine que le travail est long et difficile.

La découverte était plus importante qu'il ne paraissait, car il s'agit d'un Préhominien plus ancien que l'Homme de Néanderthal. C'est un mâle âgé de seize ans qui présente certains caractères appartenant au Sinanthrope, entre autres l'absence de menton et l'épaisseur exceptionnelle des dents. Les prémolaires et les molaires sont simiennes, alors que le Néanderthalien a une dentition déjà humaine, qui est, d'ailleurs, liée à un régime végétarien. L'Homme de Rabat serait donc une transition entre le Paléolithique inférieur et le Paléolithique moyen. Il aurait vécu avant les deux dernières glaciations.

La chronologie des temps quaternaires est très indécise, malgré les estimations qu'on a tirées du retrait des glaciers. La durée totale la plus grande est d'un million d'années, mais d'autres paléontologistes la réduisent de moitié. Cinq cent mille ans, soit le six-millième de l'existence présumée de la terre, telle serait la durée relativement insignifiante de l'enfancement de l'humanité. Longues d'abord, les étapes de l'évolution se seraient précipitées. L'Homme-singe de Java, le Sinanthrope auraient peut-être deux cent mille ou trois cent mille ans, l'Homme de Rabat cent mille, L'Homme de Néanderthal cinquante mille, l'Homme de Cro-Magnon et celui de Chancelade, décorateur et sculpteur de cavernes, de quinze à vingt-cinq mille ans. La fin de l'âge du Renne aurait eu lieu dans nos régions, selon Boule, au neuvième millénaire avant J.-C. Mais tous ces nombres, surtout les plus anciens, sont frappés d'incertitude, et les repères nous manquent pour jalonner l'évolution. La seule chose dont on soit sûr est l'évolution elle-même.

René SUDRE.

DISCOURS

SUR L'HISTOIRE HELLÉNISTIQUE ⁽¹⁾.

Les historiens contemporains ont pris l'habitude d'appliquer l'épithète hellénistique à la période limitée par deux événements pathétiques : la mort d'Alexandre le Grand (13 juin 323) et la mort de Cléopâtre VII (1^{er} août 30 av. J.-C.). Ainsi distinguent-ils l'hellénisme conquérant de l'Orient, et transformé à son contact, du pur hellénisme classique, celui des v^e et iv^e siècles avant notre ère, et ils le distinguent également de l'hellénisme incorporé dans l'empire romain.

Peut-être est-il inutile de vous en dire plus long pour vous marquer l'importance de cette période. Vous évoquez immédiatement la civilisation grecque répandue non seulement dans le bassin de la Méditerranée mais encore sur toute l'Asie antérieure, l'empire romain et l'empire byzantin héritiers de ses trésors, une première unification de l'Orient qui prépare l'expansion de la pensée hellénique, dont nous

⁽¹⁾ Prononcé dans la salle du Lycée d'Alexandrie, le 21 février 1947 et dans celle du Lycée du Caire, le 20 mars 1947, sous les auspices de la Société royale d'Archéologie d'Alexandrie à l'occasion de la fondation par S. A. R. le Prince Pierre de Grèce de l'Institut international de Recherches hellénistiques.

vivons encore, et des grandes religions orientales, avec elles du judaïsme et surtout du christianisme, qui domine toute notre civilisation occidentale. Et ces considérations qui vous sont familières nous suggèrent l'idée que la coupure chronologique est plus nette entre l'hellénisme classique et l'hellénisme nouveau qu'entre celui-ci et son héritier, l'hellénisme romain, qui, non seulement lui succède, mais plus exactement le continue.

Peut-être au moment où Alexandre expirait à Babylone, tous les contemporains ne s'aperçurent-ils pas très nettement que l'étonnante aventure avait fait naître un monde nouveau. Bien que la conquête de l'Asie ait comporté une part d'exploration, ce n'était pas, en effet, un continent totalement inconnu qui se révélait aux habitants du monde égéen ; cependant le théâtre de leur existence quotidienne était prodigieusement agrandi, des peuples nombreux et divers ignorés jusqu'alors ; ou tout au moins en relations très indirectes avec eux, entraient maintenant dans le champ de leurs regards ; en même temps que les produits venus de l'extrémité de l'Orient, des conceptions nouvelles envahissaient le bassin méditerranéen, qui restait pourtant, et même s'affirmait plus que jamais, tant pour la culture intellectuelle que pour l'économie et la politique, le véritable foyer du monde.

Essayons pour caractériser ce chapitre de notre histoire d'énumérer les nouveautés qu'il apporte. Les plus manifestes nous apparaissent dans l'ordre des créations politiques. On a dit que la conquête d'Alexandre avait mis fin au régime de la cité. Ce n'est heureusement pas exact. Nous déplorerions cette perte prématurée. Elle nous aurait peut-être privés d'une conception essentielle aux sociétés libres : celle du citoyen qui règle lui-même les affaires de sa Ville et demeure soumis aux lois de l'État. Nous verrons au contraire que les institutions de la cité ont été l'un des ferments les plus actifs dans la civilisation de ce temps, dont l'effort capital fût

l'hellénisation du monde. Mais il est bien vrai que les grandes puissances qui s'élèvent sur les ruines de l'empire sont alors presque toutes, à partir de 306, des royaumes. Quelques-unes des dynasties qui les gouvernent sont purement orientales — Bithynie, Pont, Cappadoce; mais les plus importantes — Lagides en Égypte, Séleucides et Attalides en Asie (et bien entendu Antigonides en Macédoine, mais la Macédoine est à part) — sont macédoniennes. Ces dynasties macédoniennes qui régissent des États orientaux et les imprègnent de civilisation grecque, ce sont proprement les monarchies hellénistiques; et si nous parvenions à les définir nous comprendrions l'importance qu'elles eurent, non seulement pour leur temps, mais encore pour l'avenir.

L'État qu'avait conçu Alexandre était « un empire universel, composé de peuples disparates, gouverné par un souverain inspiré d'une conception tout à fait nouvelle du monde et de l'humanité ainsi que par le sentiment de sa propre divinité, et qui cherche à harmoniser les parties diverses du monde sur lequel il règne par une politique de fusion des peuples, dont les plus nobles — grâce aux institutions de la cité — seront poussés au niveau le plus élevé de la civilisation hellénique ». Nous verrons ce que les souverains que nous venons de nommer auront retenu du large humanisme d'Alexandre et de sa politique de fusion des peuples; mais leur monarchie est restée une monarchie absolue de droit divin, seul moyen d'unir dans un même État les peuples divers sur lesquels elle règne, et de les accorder sous la suprématie unanimement reconnue de la civilisation hellénique. A la notion complexe de cette monarchie, la Macédoine, la Grèce et l'Orient ont contribué.

L'Orient n'a guère imaginé de maître qui ne fût un personnage sacré. A Babylone le souverain reçoit l'investiture de Mardouk dont il devient comme le vicaire. A Persépolis ou Ecbatane, il règne par la grâce d'Ahoura Mazda, dont la

gloire, le *Hvareno*, l'enveloppe ; à Memphis et à Thèbes le Pharaon, fils de Râ, est un dieu. Séleucides et Lagides ne pouvaient qu'accepter cette consécration ou cette apo théose traditionnelles, s'ils voulaient obtenir l'assentiment de leurs peuples orientaux. La situation des Attalides à l'égard de leurs sujets asiatiques est moins claire. Quant aux rois de Macédoine qui n'ont rien à faire avec les Orientaux, ils sont placés dans des conditions bien différentes : ce sont les seuls souverains vraiment nationaux, et leur nation rude et fière n'a jamais consenti à les traiter comme des dieux, mais de la Macédoine dont ils se sont toujours proclamés les fils, Lagides, Séleucides et Attalides gardèrent longtemps le caractère militaire de la monarchie macédonienne. Ils restent les chefs d'une armée, dont l'élite macédonienne joue dans l'État un rôle qu'il n'est pas très facile de définir, mais qui se révèle au moment de l'avènement du souverain, surtout s'il est mineur et doit être mis en tutelle.

Et aux Grecs maintenant répandus dans tout l'Orient, la monarchie apparaîtra-t-elle moins sacrée qu'aux Orientaux, et ne cherchera-t-on pas pour la légitimer autre chose que le fait brutal de sa puissance ? Alexandre avait donné l'exemple quand en 324 il avait demandé aux cités grecques de le mettre au nombre de leurs dieux. Bien des fois on a exposé, et je ne recommencerai pas, l'enchaînement d'idées qui porte l'esprit grec à diviniser tout naturellement les mortels, surtout ceux qui s'étaient acquis quelque gloire soit après leur mort alors, — comme le dit une lettre trouvée en Égypte, qu'ils étaient allés rejoindre les dieux, — soit même de leur vivant, comme il était déjà arrivé à Lysandre. Il y eut donc bientôt un culte grec des rois officiel et reconnu. Dans Alexandrie il était probablement célébré autour du *Séma* par un prêtre éponyme d'Alexandre, qui avait été le premier dieu de l'État égyptien, et auquel les rois furent peu à peu associés, à partir de Ptolémée II. Les inscriptions nous montrent que

le culte royal était également organisé dès la seconde génération chez les Séleucides ; les Attalides, dont nous connaissons mal les liens religieux les unissant à leurs sujets orientaux, étaient certainement l'objet d'un culte hellénique à Pergame et dans les autres cités de leurs royaumes.

M. W. W. Tarn insiste sur le caractère politique de cette religion d'État. Ce serait, je crois, méconnaître l'esprit antique et celui de nos races méditerranéennes, de nier qu'elle ne s'accompagnât chez ces peuples polythéistes — et pour lesquels les dieux étaient si proches des hommes — d'un sincère sentiment religieux.

Or, l'importance persistante de cette conception de la monarchie de droit divin apparaîtra manifestement si l'on se reporte au temps de l'Empire romain. César, a-t-on dit, avait hésité entre la dictature à la romaine et la monarchie à la manière d'Alexandrie et d'Antioche, et Shakespeare a rendu inoubliable la scène des Lupercales (le 15 février 44), quand, maître du monde, il se sentit pourtant contraint par l'intransigeante fierté républicaine de refuser le bandeau royal qu'Antoine lui tendait. Après César, il y eut des empereurs comme Caligula, qui s'orientaient aussi vers une monarchie du même genre. Auguste, plus romain, avait conservé au pouvoir impérial les traits d'une magistrature. Mais on sait pourtant l'importance que prit de son temps le culte de Rome et de l'empereur, né justement dans des villes qui avaient appartenu à des royaumes hellénistiques. Le bas empire adopte une idée plus orientale de l'empire, particulièrement à l'époque des Illyriens et, par Rome le droit divin des souverains, en se christianisant, est passé à Byzance et sans doute jusqu'à nous.

Mais ces monarchies avaient affaire à des cités, dont beaucoup — toutes celles de la Grèce propre — étaient en dehors de leur domaine. On eût bien étonné ces petites républiques en leur disant qu'elles étaient essentiellement différentes de

celles des iv^e et du v^e siècles, et elles ne l'étaient pas en réalité. Si l'atmosphère politique était autre, elles avaient pourtant les mêmes prétentions qu'autrefois à la liberté, qui sera si souvent proclamée pour mieux les précipiter dans la servitude — la liberté, c'est-à-dire une autonomie qui entraînait même le droit de se combattre entre elles. Pour défendre cette liberté, elles tentent de profiter de la rivalité des grands États, concluent des alliances avec les rois, presque toujours afin de soutenir la lutte contre celui de la Macédoine qu'elles avaient des raisons de redouter — lutte funeste à l'un comme aux autres. Elle commence au lendemain de la mort d'Alexandre et devait mettre le sceau sur le destin de la Grèce à jamais incapable de réaliser son unité. On voit bien que l'esprit qui suscitait ces guerres n'était plus tout à fait le même que celui qui animait les Périclès ou même les Démosthène. Si les ambitions n'étaient pas mortes, un impérialisme comme celui d'Athènes et de Sparte aux siècles précédents était une chimère, et les cités ne pouvaient guère étendre leur action au delà de la Grèce sans se heurter aux puissantes monarchies qui se disputaient l'hégémonie de la mer. Leurs querelles intérieures mêmes avaient pris une autre couleur. Les notions de démocratie et d'oligarchie s'étaient altérées au point de devenir méconnaissables. Cependant l'âpre conflit s'aggravait entre les riches et les pauvres, mais ceux-ci ne désiraient le pouvoir que pour obtenir l'abolition des dettes. Nous sommes loin du fier programme patriotique de Démosthène. Sparte, contrainte dans l'armature de son régime périmé est, vers la fin du iii^e siècle, en proie à des révolutions sociales de caractère original comme tout ce qui arrivait dans cette étrange cité ; elles atteignirent leur plus grande violence sous Agis et Cléomène, que Plutarque a rendus célèbres. Mais ces mouvements, qui risquaient de s'étendre à la Grèce entière, terrifiaient les possédants des autres cités et particulièrement ceux de la ligue achéenne qui,

démentant tout son passé, tout le passé de la nation tout entière, remettait par son alliance avec Antigone Doson (229-220) les républiques grecques sous le joug macédonien, que même le grand Antigone Gonatas (275-239) n'avait pu leur imposer. La Grèce se débat alors dans des efforts sanglants et désespérés contre Philippe V, successeur d'Antigone Doson. Ils n'aboutissent qu'à le paralyser et, finalement, à livrer la Macédoine et bientôt la Grèce elle-même aux Romains.

Et pourtant, au milieu de ces luttes ardentes, la Grèce donne la preuve de son imagination politique en créant des formes nouvelles d'État. Après sa victoire de Chéronée (338), Philippe II avait imposé aux Hellènes la fameuse ligue de Corinthe. Il avait réussi à grouper ainsi presque toutes les cités de la Grèce. C'était une fédération dont l'organe central était constitué par une assemblée, où chaque cité membre envoyait un ou plusieurs députés selon l'importance de sa population. Philippe en était personnellement le président et c'est lui qui commandait l'armée fédérale. A cette hégémonie la nation macédonienne n'avait aucune part. Conduite ainsi par un souverain puissant la Grèce aurait pu cimenter son union dans des entreprises communes, mais, aveuglée par ses traditions, elle n'a jamais accepté l'hégémonie macédonienne qu'à contre-cœur. A la mort d'Alexandre la ligue n'était plus qu'une ombre. Au cours des guerres qui ont divisé la première génération des grands chefs qui s'étaient partagé les satrapies de l'empire, on avait vu des essais de la faire revivre. Ptolémée l'avait ressuscitée pour un temps en 307, et en 304 Démétrius Poliorcète avait repris le même projet; mais l'idée qui les inspirait l'un et l'autre n'avait rien de commun avec la pensée de Philippe. Il s'agissait seulement pour eux de faire pièce au maître de la Macédoine, qui était alors Cassandre, et la ligue se dissipait quand étaient passées les éphémères circonstances qui l'avaient rappelée à la vie. Philippe était peut-être mort trop tôt, et ceux qui

lui ont succédé sur le trône de Macédoine n'étaient pas des Philippes. Et après tout, sommes-nous sûrs que l'intelligence politique de Philippe II lui-même aurait suffi pour venir à bout de l'irréductible particularisme des cités grecques et créer dans la concorde ce grand État hellénique capable de défendre son indépendance contre la puissance de Rome? Il y eût fallu de part et d'autre un don presque surnaturel de renouvellement et l'oubli d'invincibles passions et d'un lourd passé. On concevrait plus aisément une telle puissance d'enthousiasme dans l'âme héroïque du grand Alexandre, mais si hellène que son éducation l'eût fait, les conceptions d'Alexandre, sous l'influence des traditions royales de sa race et de ses expériences asiatiques, le portaient vers un empire universel, qui devait n'être jamais réalisé.

Il n'est pourtant pas impossible que la ligue de Corinthe ait contribué à révéler aux Grecs les services que le fédéralisme pouvait rendre à la faiblesse de la cité. Les ligues se multiplièrent et surtout se confirmèrent. Les plus agissantes et les plus célèbres sont la ligue étolienne et la ligue achéenne. Ne nous attardons pas à décrire leurs institutions fédérales : leur assemblée générale de Thermium pour l'Étolie et d'Aigion pour les Achéens, leur conseil plus restreint pour expédier les affaires courantes, leur comité pour assister le président annuel de l'assemblée, et qui était en même temps le chef de l'armée, — comité des dix démiurges chez les Achéens, Apoclètes en Étolie, — et enfin le référendum organisé dans l'Assemblée de tous les peuples. Il y avait eu d'autres fédérations en Grèce au iv^e et au v^e siècles, mais ce qui est le plus intéressant pour nous, c'est l'importance que prend alors la vieille notion de sympolitie dans ces nouvelles ligues. La sympolitie est définie par Glotz dans son livre sur la cité antique. Il y a sympolitie quand plusieurs cités adoptent la même constitution et se groupent en un État qui les englobe toutes en leur prenant une part plus ou moins grande

d'autonomie. La condition essentielle de la sympolitie est un droit de cité commun à toutes les villes, et qui peut s'exercer dans toutes les villes de l'alliance, droit qui peut appartenir à tous les citoyens des cités particulières. La brèche déjà ouverte au IV^e siècle dans le rempart que l'exclusivisme jaloux faisait aux cités s'ouvre plus largement au III^e siècle. L'isopolitie, c'est-à-dire le droit de cité accordé virtuellement aux citoyens d'une cité alliée trop éloignée pour entrer dans la ligue, est peut-être une notion encore plus significative. Nous allons le voir en donnant notre attention non plus aux cités libres de la Grèce, mais à celles qui vivaient au sein des nouvelles monarchies.

Elles nous intéressent davantage parce que c'est par elles que l'hellénisme a été porté jusqu'aux confins de l'Asie. Comme il était bien difficile que l'hellénisme se détachât du cadre de la cité et qu'on ne conçoit guère un Grec qui ne soit pas citoyen, les cités seules pouvaient être de véritables foyers d'hellénisme, et c'est en multipliant les cités que les souverains vont répandre cette civilisation hellénique, base et justification de leur pouvoir.

Nous touchons ici à l'un des problèmes les plus graves de l'époque. Comment concilier l'autonomie de la cité avec la souveraineté des rois? Le cardinal de Retz disait : « Les droits des peuples et celui des rois ne s'accordent jamais mieux que dans le silence. » Ajoutons que ce silence ne peut pas être perpétuellement gardé. Il est clair que l'autonomie devait subir quelque atteinte et que la Cité allait tendre au municipale. Mais dans cette tendance à la municipalisation de la cité il y aura d'infinies nuances, et c'est pourquoi parmi les érudits qui ont étudié cette période, et qui ont tenté une définition du lien juridique qui liait la monarchie à la cité, les uns se sont prononcé pour la fédération, les autres pour un régime comparable au protectorat. M. Tarn dit justement : « C'est un état de choses qui ne peut être résumé par une

phrase même souple.» Je n'essaierai pas de faire cette phrase souple. Notons que ceux qui parlent de fédération s'inspirent du terme de *symmachie* employé par les maîtres macédoniens de l'Asie, Antigone le Borgne d'abord, les Séleucides ensuite : « les cités qui sont dans mon alliance, dans la *symmachie* », disent certaines lettres royales, que nous ont conservées des inscriptions. Les autres pensent surtout aux trois cités grecques d'Égypte : Alexandrie, Naucratis, Ptolémaïs et aux cités de l'Empire ptolémaïque. Trois cités, c'est bien peu en comparaison des nombreuses vieilles cités d'Asie mineure et des nouvelles dont les Séleucides ont couvert la Syrie, la Mésopotamie, l'Iran, etc. Et c'est peut-être pour cette raison que M. Tarn reproche aux Ptolémées d'avoir fait très peu pour l'Hellénisme, sauf le Musée et la Bibliothèque. Le Musée et la Bibliothèque ! c'est bien quelque chose, et peut-être trouverait-t-on des raisons à la conduite des Ptolémées. Mais il est certain que Ptolémées et Attalides ont été beaucoup moins libéraux que les Séleucides. C'est à ces grands souverains : Séleucus I, les trois premiers Antiochus et aussi Antiochus IV Épiphane que doit aller notre admiration et notre reconnaissance ; c'est eux qui sont les véritables successeurs d'Alexandre, parce qu'entre autres mérites, ils eurent celui de défendre la civilisation de la Cité et que c'est dans les foyers de cette civilisation qu'ils cherchaient l'assentiment des cœurs, sans lequel ils n'eussent été que des souverains étrangers imposant leur pouvoir par la force brutale. Et ces cités qui, généralement vivaient en paix entre elles, laissaient tomber toutes les barrières, s'associant pour des œuvres communes, multipliant les proxènes, c'est-à-dire les représentants des citoyens des autres villes, de passage ou domiciliés, répandant l'isopolitie, accordant fréquemment le droit de cité, non plus réservé à leurs originaires, mais donné à tous ceux qui avaient rendu des services ou simplement illustré le nom hellène. Le civisme, le dévouement à la cité

s'expriment dans des centaines de textes épigraphiques. Dans les conflits de ville à ville on a recours à l'arbitrage d'une autre ville ou d'un souverain. La paix et la concorde cherchent à s'organiser !

Ainsi se développe un internationalisme humain. L'humanisme de l'époque hellénistique ne dépasse peut-être pas celui d'Alexandre, si bien mis en lumière par Georges Radet. M. Tarn nous a montré que l'idée de parenté de tous les hommes, que les Grecs du iv^e siècle avaient à peine conçue, s'affirme après la conquête d'Alexandre, renforcée par l'idée du monde habité, l'oïkouménè, c'est-à-dire notre « univers ». Le stoïcisme qui naît au iii^e siècle lui donne toute sa valeur ; elle s'exprime dans les institutions, elle se révèle aussi dans la vie sociale, par exemple dans la situation faite aux femmes sorties enfin du gynécée, dans les mœurs qui sont plus douces, mais qui restent pourtant assez dures, dans l'art, dans la littérature que nous n'avons pas malheureusement le temps de feuilleter. Nous ne sommes pas encore à la véritable fraternité des hommes. Y sommes-nous aujourd'hui pratiquement arrivés ? Mais elle naissait dans une élite philosophique ou religieuse — chez les juifs notamment, avant d'être divinement confirmée par le Christianisme qui fera dire tous les jours à tous les hommes : « Notre Père qui êtes aux cieux ».

L'internationalisme développe l'individualisme, entendu comme le goût et le respect de l'originalité personnelle. Cet individualisme encore si menacé aujourd'hui, et qui est pourtant la condition essentielle de notre civilisation ! Certes le régime d'ardente activité qui est celui des cités libres avait développé tous les talents individuels, mais depuis que les entraves de la cité contraignaient moins étroitement l'activité des hommes, la liberté morale et intellectuelle s'était accrue. Plus que jamais il était facile de chercher à l'étranger, souvent à l'abri de la protection des princes, cette aisance de la pensée

que les attaches locales peuvent compromettre. Et nous voyons se multiplier des caractères qui existaient déjà, bien opposés l'un à l'autre : celui du sage et celui de l'aventurier. Le IV^e siècle avait connu le *condottiere*. A vrai dire le monde hellénique n'a jamais manqué d'aventuriers ; nous les retrouverons avec des traits fâcheux ; tel ce Dicéarque, manière de pirate que Philippe V ne laissa pas d'employer pour piller les territoires ennemis, et qui vint peut-être mourir en Égypte en exploitant un domaine que les Ptolémées lui avaient concédé. Mais à côté de ces personnages scandaleux, voici le sage qui répand dans le public le trésor de ses méditations solitaires. Socrate, Platon, les Pythagoriciens en avaient déjà donné le modèle que n'oublie ni les Stoïciens, ni les Épicuriens. Ni l'école de Platon, ni celle d'Aristote n'étaient mortes. Si la philosophie d'Alexandrie inclinait plutôt vers un éclectisme plus érudit que vigoureux, on trouverait déjà chez certains penseurs du temps, le germe du néoplatonisme et du néopythagorisme dont plus tard, beaucoup plus tard, l'épanouissement transforme la vie spirituelle. Les sages deviennent des directeurs de conscience, ils élèvent les souverains dont les meilleurs prennent une claire conscience de leurs devoirs. Le péripatéticien Stratos de Lampsaque fut le précepteur de Philadelphe ; le stoïcien Sphairos, celui de Ptolémée IV Philopator ; Antigone Gonatas faisait profession de stoïcisme et nommait des stoïciens tyrans des villes grecques. Octave fera son entrée à Alexandrie ayant à ses côtés Aréios, son philosophe, et parmi les grandes personnalités internationales, il faut compter les savants qui se réuniront à Antioche, à Pergame, à Alexandrie dont c'est la gloire immortelle. Philosophes, savants et lettrés sont partout chez eux dans le monde et jamais ils ne l'ont tant parcouru, allant d'une ville à l'autre, d'une cour à l'autre ; ils sont souvent admis dans le cercle des *amis* qui fournissent aux souverains les compagnons de leur vie quotidienne, les membres de leur

conseil, les titulaires des hautes charges, les diplomates habilités pour les missions les plus délicates.

Mais cet hellénisme dont les rois étaient les patrons ne pénétrait pas dans un monde vide avant lui. Il rencontre, au contraire, d'antiques et vénérables civilisations qui lui avaient déjà beaucoup donné et devait lui donner beaucoup encore. Alexandre avait senti la grandeur de l'Orient qui, par tant de traits, s'accordait à son propre génie. Il avait rêvé une fusion des peuples dans un empire, où Grecs et Iraniens eussent occupé le premier plan, mais il y avait beaucoup d'obstacles à la fusion profonde des peuples, celle qu'Alexandre avait conçue ; elle eût exigé une longue patience et une longue succession d'Alexandres. En outre dans l'empire morcelé, chaque royaume, né de sa ruine, se trouvait devant ses problèmes particuliers sans avoir pour les résoudre les ressources de l'Empire entier, et s'ils n'ont pas pleinement réussi, il serait puéril de montrer trop de sévérité à l'égard des hommes d'État aux prises avec les réalités et paralysés par des traditions ou des préjugés venus du passé, et dont il leur était impossible de se libérer. Il n'en est pas moins vrai que la période hellénistique reste toujours illuminée par cette pensée d'Isocrate : « Le nom de Grec n'est plus celui de la race mais celui de la culture, et on appelle Grecs plutôt ceux qui participent à notre civilisation que ceux qui ont la même origine que nous. »

Les rois ont laissé aux Orientaux leurs croyances et leurs lois, et sous leur gouvernement, l'esprit de l'Orient n'est pas resté stérile, mais il avait bien fallu, pour faire vivre en paix des peuples souvent si divers, que les maîtres imposassent leur despotisme et qu'il pût même s'exercer sur tous les détails de la vie publique grâce à une bureaucratie perfectionnée, dont l'origine est plus orientale que grecque, et qui pesait d'un poids d'autant plus lourd qu'elle ne s'appliquait pas seulement à l'administration, mais encore à l'éco-

nomie. Cette contrainte est tout à fait manifeste dans l'État ptolémaïque, qui n'avait fait que préciser les institutions traditionnelles de l'Égypte en les mariant aux institutions de la cité, en sorte que l'éducation grecque répandue par tous les Grecs établis dans tout le pays l'a, dans une large mesure, hellénisé. L'administration des Séleucides, moins connue, était certainement beaucoup moins stricte, elle avait dû respecter l'autonomie des anciennes cités, les féodalités déjà existantes, l'autorité de certains dynastes, les droits consacrés des grands domaines, en particulier les grands domaines appartenant à des dieux, et qui formaient des enclaves théocratiques, ou tout au moins sacerdotales dans les États royaux. Le servage était souvent en vigueur dans ces régions. Mais les Séleucides, qui l'abolirent peu à peu sur les territoires de leur obédience directe, travaillèrent à l'abolir ailleurs, en attribuant le plus qu'ils purent des domaines aux territoires des cités sur lesquelles, par une assimilation naturelle, les servitudes finissaient par disparaître. Ainsi la liberté naissait par les institutions de la cité. N'est-ce pas là une évolution tout à fait conforme à l'esprit hellénique et à celui d'Alexandre? La prospérité des villes de Syrie et d'Asie mineure est sans doute en partie le fruit de cette conception généreuse. Sous ce réseau de villes grecques, qu'ils avaient répandues en Asie, les Séleucides n'étouffaient ni la vie ni la pensée orientale; on peut le dire aussi, malgré leur autoritarisme plus accentué, des Attalides et des Lagides.

Quels ont donc été à cette époque les dons de l'Orient? Ceux de l'Égypte furent d'une incomparable richesse. Sans doute on est obligé de constater qu'au magnifique mouvement qui porte alors, et particulièrement dans Alexandrie, la science hellénique à son apogée, les Égyptiens ne prirent qu'une très faible part. Peut-être pourtant les observations accumulées dans leurs temples millénaires et certainement l'expérience de leurs arpenteurs ont-elles aidé les astronomes,

les géomètres et les géographes. C'est une hypothèse toute naturelle, ce n'est pas un fait incontestablement attesté. L'héritage de l'Égypte est surtout religieux et moral. Il y a un humanisme égyptien qui s'exprime dans les plus vieux textes comme la *Confession négative*, dans des cultes comme celui d'Osiris, dans des œuvres classiques comme la *Sagesse d'Ani*, dans des inscriptions presque contemporaines de la période hellénistique comme celles du tombeau de Pétosiris. D'Égypte sont venues les grandes religions empreintes de cet humanisme : celle de Sérapis et d'Isis par exemple qui, revêtues d'un léger voile grec, ont conquis la Méditerranée tout entière.

La contribution scientifique de Babylone est plus importante que celle de Thèbes et de Memphis. Elle a livré au moins une part de ses admirables expériences, conservées et enrichies dans les écoles astronomiques de Chaldée, et les Grecs connaissaient Kidinnu de Sippar du IV^e ou du III^e siècle ; il avait pressenti la précession des équinoxes et calculé l'année solaire à 7 minutes 16 secondes près. Le grand Hipparque, au II^e siècle, s'en est servi. Les savants grecs cherchaient leurs informations jusqu'aux confins de l'hellénisme, puisqu'un astronome indien est cité dans un calendrier de 110 avant J.-C.

L'Iran n'a peut-être pas eu la même influence. Sans doute la révolte des Parthes l'a détaché trop tôt de l'empire des Séleucides. Mais il est dommage que la grande religion perse, le Zoroastrisme, ait été liée en Bactriane à un nationalisme hostile aux Grecs, et que les rois macédoniens aient des raisons de redouter. Ainsi ont-ils été empêché d'incorporer le Zoroastrisme à leur Empire, ce que M. Tarn déplore justement.

Enfin il y a l'immense travail spirituel qui s'est accompli chez les Juifs, qui n'ont probablement pas été sans subir une certaine influence de la pensée religieuse iranienne. Comme

il y eut un humanisme égyptien, il y eut un humanisme juif qui s'exprime surtout dans les livres Sapientiaux mais, dit l'hébraïsant A. Causse : « La Sagesse n'est pas précisément autochtone en Israël, elle est d'origine orientale : les scribes juifs se la sont assimilée et l'ont propagée avec ferveur. » Dans ces origines orientales de la Sagesse juive, l'Égypte a une part considérable et « les ressemblances sont frappantes entre les écrits sapientiaux des Juifs et la littérature didactique des Égyptiens, ces ressemblances vont parfois jusqu'à l'imitation littérale ». La juiverie alexandrine a largement contribué à ces rapprochements et à ces emprunts par l'immense production littéraire judéo-hellénique qui s'est développée chez elle depuis la traduction des Septante.

En Palestine, par suite d'événements bien connus, dont le principal est la persécution d'Antiochus IV Épiphane, les Juifs ont élaboré dans la douleur la transformation de leur messianisme terrestre, révolution religieuse d'où sortira le Christianisme. Antiochus IV s'est lourdement trompé ; il en a été châtié par les malédictions de la tradition juive et chrétienne ; mais il a l'excuse d'avoir été entraîné dans son erreur par les Juifs eux-mêmes. Tout un parti juif, et qui se recrutait notamment dans les familles sacerdotales, le jeta dans l'illusion qu'Israël pouvait s'assimiler l'hellénisme. Il n'a pas compris qu'il y avait dans cette voie des bornes que le Juif le plus libéral ne pouvait pas dépasser. Le roc juif a fait échouer une politique hellénique qui ne manquait pas de grandeur.

« Jusqu'où serait arrivée cette belle civilisation hellénique, se demande avec admiration M. W. W. Tarn, sans l'intervention brutale de Rome ? » Mais l'intervention de Rome n'est pas l'unique cause du désastre. Il faut donner leur part, leur grande part de responsabilité, à l'Hellénisme lui-même et à la Réaction orientale.

Les Grecs se sont épuisés dans des luttes politiques et

sociales à peu près stériles, nuisibles même parfois, parce que ces guerres incessantes ont amené l'anéantissement des élites. Non seulement ils ont manqué — et il faut bien le dire, non pas uniquement par leurs fautes, car les rois macédoniens ont été aussi coupables — la constitution d'un État qui aurait pu être puissant, mais encore la misère née de ces luttes fratricides s'est ajoutée aux pertes sur les champs de bataille et dans la révolution, à l'émigration constante vers des terres plus favorisées, au malthusianisme recommandé par certaines philosophies et non des moindres, pour provoquer dès le II^e siècle un abaissement catastrophique de la population, ce qui ne va jamais sans un affaiblissement des forces spirituelles des nations. Quant aux souverains des monarchies hellénistiques, dit l'historien allemand Julius Beloch — qui croit, à bon droit sans doute, que les Macédoniens étaient apparentés aux Grecs — « ils n'auraient pas été des Grecs s'ils n'avaient pas été divisés ».

La réaction orientale était inévitable et sans doute justifiée. Le dédain, ou tout au moins une certaine inintelligence de ce qui n'était pas Grec, et qui s'exprime dans certains États, surtout l'État ptolémaïque, par l'oppression qui pesait sur la masse des non-privilégiés, c'est-à-dire, en général, les populations indigènes, en Asie l'irréductible nationalisme de vingt peuples divers et qui se confirmait par certaines antipathies d'origine religieuse, devaient à la longue faire éclater le funeste conflit. En Égypte il prend la forme d'une guerre civile qui éclate avec violence à la fin du III^e siècle, pour se poursuivre avec des alternatives de recrudescence et d'apaisement, et se terminer par le sac de Thèbes en 88 avant notre ère. En Asie ce sont des guerres nationales auxquelles aurait peut-être mis fin, s'il avait été donné à Antiochus III d'en achever la constitution, le grand empire fédéral qu'il avait essayé de fonder. Et pourtant, plus peut-être que par la force des armes l'Hellénisme a été sauvé par ses tendances

libérales. En appliquant à leur manière le principe d'Isocrate, les Ptolémées eux-mêmes avaient favorisé la formation d'une classe moyenne hellénisée, très ouverte aux Égyptiens qui, dans l'ensemble, ne pouvait que rester loyale à la dynastie, et sur laquelle les Romains sauront asseoir leur pouvoir. Les Séleucides ne devaient pas être d'un esprit plus exclusif, au contraire, mais ni les uns ni les autres n'ont su conquérir l'âme de l'irréductible Orient.

Celui-ci a d'ailleurs agi par son influence insinuante et continue. Tout ce qu'il a apporté à l'hellénisme n'était pas excellent, et ce serait une tâche délicate que d'analyser l'action lente sur l'esprit grec des superstitions et des mœurs orientales. La philosophie, la première, a été ébranlée. Parlant du II^e siècle avant J.-C. et du génial polygraphe qui leur semble dominer la pensée de cette époque, certains critiques allemands écrivent : « Ce n'est plus le siècle d'Hipparque, mais celui de Posidonius », parce que moins strictement fidèle aux méthodes rationnelles, la spéculation de ce temps fait plus de place aux intuitions de l'âme et qu'elle admet l'inspiration, souvent très haute, mais quelquefois assez trouble, de certains mysticismes orientaux, qui finiront par s'accorder avec le mysticisme platonicien ou pythagoricien. Ce n'était pas certes là un danger sans compensations. Cette attitude de l'esprit qui s'accroît avec le temps nous vaudra des gains dont nous regretterions la perte. Mais elle a contribué au divorce dangereux de la philosophie et de la science et compromis l'édifice que le rationalisme du III^e siècle avait assis sur des bases solides et que le I^{er} siècle voit déjà s'affaïsser. Sous le règne de l'empereur Vespasien, Pline l'Ancien, dans un passage émouvant de l'introduction à son second livre, parlant de cette science alexandrine proclame : « Aux découvertes de ces hommes qui n'ont cherché d'autre prix à leurs travaux que la gloire d'avoir servi la postérité, nous sommes incapables de rien ajouter de nouveau, bien plus, nous ne comprenons

qu'imparfaitement ce qu'ils ont eux-mêmes trouvé». Et cet épuisement du génie scientifique n'est peut-être pas une des causes les moins graves de la décadence du monde antique.

Il serait donc injuste d'attribuer à la politique romaine seule la catastrophe irrémédiable de l'hellénisme. Mais il est certain que du jour où les intérêts de Rome ont heurté dans l'Adriatique ceux de la Macédoine, du jour où Philippe V est devenu l'allié d'Hannibal, le danger apparaissait à ceux qui savaient voir, et l'on connaît les paroles prophétiques que Polybe met, à la date de 217, dans la bouche d'Agélaos de Naupacte. Quand entraînés, selon Maurice Holleaux, par la crainte chimérique d'une alliance, qui eut bien été naturelle, entre les rois contre la grande république italienne, les paysans ignorants qui dominaient au Sénat eurent lancé leur pays dans les guerres de Macédoine, le jour plus funeste encore où par la victoire de Magnésie l'empire d'Antiochus III eut été définitivement affaibli, le sort de l'Orient était fixé. En vain le dernier des grands Séleucides, Antiochus V, essaya-t-il par la conquête de l'Égypte, que les Romains firent naturellement manquer, et par une politique d'hellénisation parfois brutale, de restaurer les forces de l'hellénisme, le machiavélisme romain, choisissant son heure, vient tour à tour à bout de tous ses ennemis. Le dernier sursaut de l'Égypte avec la grande Cléopâtre n'aurait pu réussir que dans les cadres romains. Il suffit de citer le nom des amants que ses politiques amours tentaient d'enchaîner à son œuvre et à sa gloire. Alors les réactions de l'Orient avec Tigrane ou Mithridate ou les Parthes, bien qu'elles eussent la faveur des Hellènes, menaçaient à la fois l'Empire romain et l'hellénisme. On ne doit pas nier que dans le dernier acte de ce grand drame, Rome n'ait défendu la civilisation, mère de la nôtre, et qu'ainsi que le dit Piganiol elle n'ait assuré à l'hellénisme une survie. Survie féconde, car une seconde fois depuis les temps de Plaute, de Térence, de Catulle ou de Virgile,

l'hellénisme fait la conquête de son vainqueur. Au 11^e siècle la philosophie parle grec à Rome avec Marc-Aurèle, l'humanisme hellénique met son empreinte durable sur le droit romain. Mais en 63, pour le sauver, Pompée avait dû reporter la frontière sur l'Euphrate. Au temps d'Antiochus l'hellénisme allait jusqu'en Bactriane, jusqu'au Pendjab, plus loin encore. L'histoire des royaumes indo-grecs est obscure mais elle s'est prolongée et l'art hellénique a presque fait de l'art bouddhique une de ses provinces.

Rome s'était avisée trop tard du dommage que ses armes risquaient de faire souffrir au monde.

P. JOUQUET.

LA CARRIÈRE DU CINÉMA FRANÇAIS.

Le cinéma est cet art singulier inévitablement soumis, dans ses moyennes et ses constantes, aux lois de l'industrie. Un romancier porte son sujet comme une mère son enfant, et de même un dramaturge ; et de même, à vrai dire, nombre de cinéastes : metteurs en scène, scénaristes ou dialoguistes. Mais, quand il suffit au romancier ou au dramaturge d'une plume et d'un cahier d'écolier pour accomplir leur œuvre, le cinéaste de talent doit se doubler d'un apôtre éloquent : il doit convaincre un producteur que le sujet de son choix suscitera l'intérêt de millions de spectateurs. Car les frais de production sont énormes, et il importe de les amortir. On a beaucoup plaisanté les gens de cinéma, on a beaucoup médité d'eux, mais il demeure qu'ils sont les derniers aventuriers de l'industrie : il n'y a jamais de certitude que les frais d'un film seront couverts. L'expérience enseigne même qu'ils le sont rarement.

Le cinéma français est une industrie privée, à la différence du cinéma russe, mais à la ressemblance du cinéma américain et du cinéma anglais. Longtemps elle fut la seconde par l'ampleur de son développement commercial. Aujourd'hui, elle est, diraient les sportifs, talonnée de près par le cinéma anglais, cependant qu'elle demeure bâtie sur des assises budgétaires fragiles.

Techniquement, les studios de Hollywood, comme ceux des environs de Londres, sont mieux équipés que les studios français dont le matériel est souvent vétuste. Le cinéma

français, — ou pour mieux dire, et plus précisément, la production cinématographique française — dispose de treize studios — onze dans la région parisienne, un aux environs de Marseille, un autre aux environs de Nice, — constituant un total de quarante plateaux. C'est numériquement bien. Mais il y aurait lieu de moderniser vigoureusement tout cet appareil technique. L'industrie française subit un autre handicap : celui de ne pas être en mesure d'utiliser le procédé technicolor. Les démarches entreprises par le nouvel Académicien Marcel Pagnol devraient, il est vrai, remédier à cet état de choses, d'autant plus fâcheux qu'il n'est pour ainsi dire plus une seule production importante anglaise ou américaine qui ne soit faite en technicolor.

Tel qu'il est aujourd'hui, avec ses lacunes évidentes, l'appareil technique français demeure pourtant inégalé sur le continent, sauf peut-être par les studios de Tchécoslovaquie, construits par les occupants germaniques et utilisés à présent par les cinéastes russes. Pendant, en effet, que les Allemands entreprenaient cet effort, ils ôtaient aux Français tous moyens matériels comme financiers d'envisager le renouvellement de leur outillage.

A ces conditions techniques contraires, s'ajoutent hélas ! des conditions d'exploitation de plus en plus difficiles. Le marché intérieur français est, en effet, loin de permettre l'amortissement des frais engagés. Deux raisons à cela. Le peuple français, moins groupé en très grandes agglomérations que le peuple anglais ou américain, fournit un pourcentage comparativement peu élevé de spectateurs ; d'autre part, la proportion de films nationaux exploités sur le marché intérieur atteint à peine 50 % de l'ensemble. Cette proportion est, en général, fixée à 90 % pour les États-Unis et à 25 % pour la Grande-Bretagne.

Cependant, la France a produit 85 films en 1945, soit un peu plus que l'Angleterre, mais cinq fois moins environ

que les États-Unis. Ce chiffre marque une régression sensible sur l'avant-guerre où les studios français produisaient de 100 à 130 films par an. Mais il y a tout lieu de penser que la production d'avant-guerre sera atteinte à nouveau dès que les conditions économiques le permettront. Celles-ci, il est vrai, sont peu favorables pour le moment. Un professeur de l'Institut des hautes Études cinématographiques, Pierre Chéret, a pu établir, en effet, qu'en moyenne l'investissement de capitaux nécessité par un seul film, est passé, depuis quatre ans, d'environ 4 à 17 millions de francs.

A l'heure présente, la balance commerciale du cinéma français est déficitaire. Mais un grand effort d'exportation est sur le point d'être accompli. Il a quelque chance d'être couronné de succès. C'est qu'en effet le film français — en dépit de toutes les difficultés de réalisations techniques et d'exploitation financière — garde pour lui un atout important : c'est un cinéma de bonne qualité artistique.

Je vois plusieurs films chaque semaine, français et étrangers. Je ne montre aucune indulgence coupable en faveur des films français. Mais il me paraît qu'un pays qui a produit, depuis trois ans, *l'Éternel Retour*, *Les Enfants du Paradis*, *Les Anges du Péché*, *Espoir*, *La Cage aux Rossignols*, *Les Dames du Bois de Boulogne*, *Sylvie et le Fantôme*, *La Bataille du Rail* et *Le Pays sans Étoiles* est assez bien armé pour reconquérir l'un des trois premiers rangs, sinon de l'industrie, du moins de l'art cinématographique. Je suis renforcé dans cette conviction par l'accueil enthousiaste que Prague vient de faire à deux de ces films : *La Bataille du Rail* et *Sylvie et le Fantôme*.

*
* *

Un livre a été publié opportunément cette année où l'on fête le cinquantenaire de l'art né avec le siècle : c'est le livre de Georges Sadoul, qui est intitulé, précisément : *L'invention*

du cinéma, et qui couvre les origines de celui-ci de 1832 à 1897. Mais cet ouvrage savant comporte l'inconvénient de tous les livres de haute vulgarisation : sa diffusion est limitée dans l'espace ; sa lecture, en dépit du ton alerte de l'auteur, retient plus ou moins l'attention selon la nature des chapitres ; et les esprits curieux du sujet ne sont que touchés lentement et un par un. C'est pourquoi je crois que ce ne sera pas l'un de ses moindres mérites que d'avoir fourni la matière du film de Roger Leenhardt, intitulé assez improprement *Cinquante ans de cinéma*, mais qui fixe à jamais l'essentiel du sujet en termes concrets, intelligibles et saisissants.

On savait bien que les étapes du cinéma s'appellent le disque de Newton, le disque fenêtré, le disque créneaux, le thaumatrope, le phénakisticope, le zootrope, la décomposition photographique de Muybridge, le fusil photographique et le chronophotographe de Marey, le praxinoscope de Reynaud, le photographe optique d'Edison, le kinétoscope, le bioscope, le fantascopie de Robertson, le projecteur Demény, les ombres chinoises de Méliès et le cinématographe primitif des frères Lumière. Et il va sans dire que notre énumération est incomplète. Or, c'est le mérite de Roger Leenhardt d'apporter sur ce sujet complexe et disputé un document qui illustre l'histoire d'une invention au moyen d'une œuvre homogène, bien articulée, et où l'anecdote se marie à la science pour donner sa plus grande humanité au sujet sans pour cela sombrer dans l'image d'Épinal.

Roger Leenhardt a su s'expliquer en physicien et en cinéaste. La part didactique inévitable de son exposé est agréablement dissoute dans l'historique passionnant du sujet. Le film commence par la projection d'un cheval au galop tel que les moyens techniques actuels permettent de le fixer. Les auteurs expliquent ensuite que c'est une querelle hippique qui fut à l'origine de l'un des stades décisifs de

l'invention du cinéma. Les plus riches des hommes de la jeune société californienne, tous passionnés de courses, mirent en doute les conclusions de Marey sur la décomposition du galop, ne pouvant pas croire qu'au troisième temps de celui-ci, le cheval se reçoit sur un seul de ses quatre sabots, celui de la patte gauche avant. C'est alors que Muybridge, un Anglais émigré aux États-Unis, entreprit une contre-expérience. Roger Leenhardt a reconstitué celle-ci. Un cheval est lancé sur la piste. Au travers de celle-ci sont tendus des fils que rompt l'animal à chaque moment de sa course. La rupture du fil détermine le déclic d'un objectif. Ainsi le cheval se photographie-t-il lui-même. Pour la première fois dans l'histoire de la photographie, une série d'instantanés d'un animal en pleine course avait été fixée. On était en 1878, et le cinéma n'allait pas tarder de naître.

Peut-être le moment le plus pathétique du film est-il celui où l'on voit Émile Reynaud projeter lui-même les films qu'il avait créés selon un procédé de son invention, le praxinoscope. Il ne subsiste pratiquement plus de copies des œuvres de ce pionnier du dessin animé, qui, faute d'avoir trouvé le moyen de multiplier ses œuvres à de nombreux exemplaires, et faute par conséquent d'une formule d'industrialisation, est mort dans la misère, sans même avoir eu la consolation de prendre place dans la filiation historique d'une découverte, le praxinoscope demeurant pour ainsi dire en marge des autres travaux. Mais il est précieux et pathétique d'avoir au moins un document où l'on voit Émile Reynaud projeter lui-même l'un de ses propres films. C'est assurément l'un des charmes les plus émouvants de ce film que d'avoir rassemblé des témoignages humains. On y voit, en effet, non seulement Émile Reynaud, mais aussi Edison, les frères Lumière et plusieurs autres pionniers de l'art nouveau.

Cependant, ce qui en fait certes le plus haut prix, c'est qu'il intègre habilement les tout premiers films, ceux-là

mêmes dont tout le monde connaît l'existence à travers les travaux des érudits ou les reportages des magazines, mais ceux-là aussi que pas un habitué des salles obscures n'avait eu jusqu'ici l'occasion de voir de ses propres yeux. Je pense à cet ancêtre de tous les dessins animés, la délicieuse bande d'Émile Reynaud intitulée *Autour d'une cabine*, où l'on voit évoluer les baigneuses du monde et du demi-monde du Trouville de 1897. Je pense aussi aux deux premiers films des frères Lumière : *La sortie des usines* et *l'Arrivée en gare de La Ciotat*.

Le film de Roger Leenhardt est un document inappréciable qui servira à l'éducation des générations futures et que tous les amis du cinéma voudront avoir vu.

Jean QUEVAL.

TAGORE ET L'ÉDUCATION SPIRITUELLE.

C'est au soir de sa vie que le poète national du Bengale fit œuvre d'éducateur.

La famille aristocratique des Tagore, une des plus raffinées et des plus cultivées de l'Inde, fut « outcastée » autrefois par les Hindous orthodoxes, à cause de ses rapports officiels avec les Musulmans. Et Tagore a toujours pensé qu'il devait à cette lointaine excommunication de ses ancêtres tout ce que son esprit novateur pouvait avoir d'universel.

L'héritage spirituel qu'il a reçu des siens explique sa figure morale.

Son père, Devendranath Tagore était l'ennemi absolu de toute idolâtrie. « En ce lieu, est-il écrit à la porte de son ancien ermitage, nulle image ne sera adorée et la foi de nul homme ne sera condamnée. » Il fut l'apôtre, aux Indes, d'un mouvement religieux à tendance théiste, le « Brahmosamaj », dont la croyance essentielle en un Dieu unique, impersonnel et éternel, montre l'importance de la pénétration de la pensée hindoue par le courant monothéiste.

C'est quand il se retira de la vie active, que le père de Tagore fonda, près du village de Bolpur, dans la province du Bengale, son ermitage de *Santiniketan*, « séjour de paix », où il vécut dans la méditation et la prière. Et lorsqu'il mourut, en 1905, âgé de 98 ans, il était depuis longtemps pour les Hindous le « Maharschi », le grand contemplatif, qui avait

réformé le brahmanisme, en restant fidèle à l'esprit des « Upanishads » et des « Védas », les deux sources sacrées de la religion primitive de l'Inde.

Après la mort de son père, Rabindranath Tagore se préoccupa d'éducation nouvelle et transforma Santiniketan en école de plein air, destinée à des enfants hindous de toute religion et de toute caste.

*
* *

Je sommeillais sur la banquette d'un wagon surchauffé, quand mon fidèle « madrassi » me réveilla à cinq heures du matin. « Sahib ! criait-il, Bolpur ! Bolpur ! » Une bourgade comme toutes les bourgades hindoues, à l'ombre des banyans et des manguiers. Nul voyageur ne s'y arrêterait si Santiniketan ne se trouvait pas dans les environs. A la gare, l'auto de Tagore. Sur la route creusée d'ornières, des chars à bœufs et des troupeaux de chèvres. A mon arrivée à l'école, un enfant me salue à sa façon, de la part du poète. Sans rien dire, de ses doigts mouillés de lait de chaux, il trace sur les dalles du hall l'« Alpona » blanche de bonne augure, dessin décoratif, mi-géométrique, mi-fantaisiste, où le paon du Bengale triomphe presque toujours.

De la fenêtre, je voyais le petit temple de marbre où Tagore était déjà en méditation. A mesure que le soleil montait, les jardins s'animèrent de jets d'eau dans les vasques et de paons sauvages parmi les buissons d'orchidées. Le temple se remplit peu à peu d'élèves, beaux enfants au teint mat et aux robes safranées, qui psalmodièrent un des derniers chants bengali du poète en s'accompagnant de la « vina » aux cordes métalliques. Puis on me passa autour du cou le collier traditionnel de fleurs de jasmin, collier de bienvenue, que chaque matin, un groupe d'élèves confectionne à l'aube pour honorer les visiteurs.

Quand, plus tard, le poète me reçut sur la terrasse de son « bungalow », ombragé de mimosas et d'hibiscus, il m'apparut comme un prophète. Et je pensais que ce beau vieillard à la robe de lin et aux cheveux d'argent, un des porte-parole de l'âme hindoue, universellement reconnu et admiré par l'Orient et l'Occident, ne craignait pas de consacrer aux enfants de son pays, la plus grande partie de son temps et de sa fortune. « Ces enfants, me dit-il humblement, représentent pour moi la nouvelle Inde et, comme moi, ils travailleront à rapprocher la sagesse orientale de la culture occidentale, en vue d'une spiritualisation de l'humanité. »

Et il m'expliqua que ce n'était pas l'instruction moderne fondée sur la mémoire et l'analyse des faits qui pourra jamais former des âmes assez fortes pour être le trait d'union entre ce que l'Orient appelle des mystères, qui sont pour lui la réalité et ce que l'Occident nomme le réel, qui est pour l'Orient l'illusion. « La science technique et la philosophie pratique de l'Occident sont accessibles à toute recherche, mais la connaissance pure suppose une adaptation individuelle que l'Orient considère comme une loi. » Tagore croit que la spéculation est supérieure à l'action, que si la richesse matérielle peut paraître un indice de progrès, elle n'est pas un signe de supériorité effective. Et selon lui, toute base véritable de rapprochement entre l'Orient et l'Occident ne peut se trouver que dans l'ordre spirituel. Tel est le message qu'il adressa sans cesse aux élites de tous les pays. Les méthodes de résistance passive, chères à Gandhi et à ses disciples, lui paraissent puériles, et la croisade de non-coopération avec l'Occident faisait bondir son cœur d'internationaliste qu'il a cru être, qu'il a voulu être, tout en demeurant profondément patriote, sans aucun parti pris nationaliste.

Ses larges vues, au vaste rayonnement, le plaçaient au-dessus de l'ignorance, des préjugés et des superstitions de son peuple. Ce noble fils de l'Inde, si passionnément attaché

à sa terre natale, s'est toujours considéré comme un citoyen de l'Univers et il fut l'un des rares penseurs d'aujourd'hui à entrevoir le rapprochement spirituel de l'Est et de l'Ouest comme une nécessité pour l'harmonie générale du monde.

*
* *

A Santiniketan, Tagore cherche surtout à éveiller l'âme de l'enfant plutôt que de contraindre l'élan juvénile. « Si l'on permet aux enfants d'être simplement des enfants, me dit-il, de courir, de jouer et de satisfaire leur curiosité, tout devient alors très simple. » Et c'est précisément cette fraîcheur ingénue de la seconde enfance qui a inspiré ses poèmes de la *Jeune lune* et des *Réminiscences*. « Que l'enfant puisse être enfant avant tout, et homme fait, il sera plus tard un homme dans le meilleur sens du mot. L'objet de la connaissance n'est pas pédanterie, mais sagesse. Les études ne sont qu'un moyen de déceler les aptitudes de chacun pour les amener à s'épanouir sous la forme créatrice. » Le poète pense avec raison que les enfants possèdent naturellement un esprit intuitif, à la fois réceptif et actif, qui, tout comme l'arbre, a le pouvoir de puiser sa nourriture dans l'atmosphère ambiante. Et à Santiniketan, cette atmosphère spirituelle est faite essentiellement de sensibilité, de sympathie, de vérité, de beauté et d'humanité.

En fondant son école de plein air, Tagore n'obéissait à aucun mot d'ordre, ni à aucune théorie pédagogique. Il avait gardé un goût amer de ses années d'école et s'était insurgé contre la routine scolaire. Et cette expérience manquée lui semblait n'être pas uniquement le fait de la bizarrerie de sa nature.

Il estime que l'école devrait être, non un appareil de discipline, mais une initiation à la vie intérieure. « Nous sommes dans ce monde pour l'accepter, me dit-il, et non

seulement pour en prendre connaissance. C'est pourquoi l'école ne devrait pas se borner à enseigner la science. Elle a une mission plus haute, celle d'harmoniser l'individu avec le reste de l'univers. Pourquoi faut-il que l'école traditionnelle ignore cette éducation de la sympathie? Elle frustre l'enfant de la beauté naturelle, pour ne lui offrir qu'une liasse de renseignements. Elle le prive de la terre pour lui apprendre la géographie. Elle lui ôte le langage pour l'initier à la grammaire. Elle lui sert des chroniques de faits et de dates, quand il a surtout faim et soif d'épopée.»

Cette prise de possession du monde, Tagore la réclame, non pas comme certains pédagogues modernes, pour concrétiser un renseignement devenu trop abstrait, mais parce qu'il estime que la nature est le milieu normal de l'enfant. S'il laisse à ses élèves la liberté de grimper aux arbres, ce n'est pas pour qu'ils fassent de la botanique. C'est pour qu'ils s'y reposent, près des nids d'oiseaux, qu'ils sachent y cueillir délicatement les fruits ou même s'y réfugier en cas de poursuite. « Réaliser que les arbres sont des faits substantiels, non seulement comme générateurs de chlorophylle, mais comme des arbres vivants. » Et l'on saisit bien dans cet exemple la révolte spontanée de l'artiste contre la prétention de nous faire connaître le monde à travers l'observation méthodique et l'analyse scientifique.

Une autre idée, chère à Tagore, c'est l'importance du rôle de l'inconscient dans la formation de l'âme enfantine. « Quiconque peut se reporter à son âge, me dit-il, conviendra que ses plus réelles acquisitions ne furent pas proportionnées à son degré de compréhension. » La route royale, au regard du poète, est celle qui conduit au savoir et à la sagesse sans passer par le raisonnement. Une fois cette route barrée, les marchandages d'ici-bas peuvent bien se poursuivre, mais la vaste mer et les hautes cimes ont cessé d'être accessibles. Aussi, pour Tagore, la nécessité fondamentale, en éducation,

est de créer une atmosphère de culture plutôt qu'une méthode d'enseignement. Ce qui compte, c'est la liberté de l'esprit, avec ses risques et ses responsabilités, comme la vie elle-même. La simple culture de l'intelligence ne suffit pas ; l'être humain n'est pas tout entier intellect ; il est aussi sensibilité et volonté.

C'est par l'inconscient, pense Tagore, que s'insinue en nous l'expérience des générations innombrables et que nous prenons nos leçons les plus importantes. Et cette mentalité inconsciente de l'enfant se rapprocherait, à certains égards, de la mentalité des peuples primitifs, qui se caractérise par le manque presque complet de réflexion personnelle, par l'impuissance à distinguer le rêve du réel et par la confiance irraisonnée dans la magie et le surnaturel. C'est pourquoi, certaines façons de penser qui se rencontrent chez l'enfant et qui ne comportent aucune de nos exigences logiques, certaines conceptions mythiques, nous sont si peu familières que nous avons parfois de la peine à nous les figurer. Et quand Tagore affirme que la vie profonde de l'enfant nous échappe le plus souvent, il entend ses habitudes mentales, si différentes des nôtres, sa vie intérieure proprement enfantine qu'il exprime dans ses dessins libres et son langage spontané. « Quand nous interrogeons un enfant sur ce qu'il éprouve, me dit-il, même s'il nous répond par une niaiserie, ce qui se passe en lui est parfois plus grand que ce qu'il pourrait exprimer. » Et il conclut : « Voilà ce qu'ignorent souvent ceux qui se fient aux examens pour mesurer les résultats d'un enseignement. »

D'ailleurs, aux yeux de Tagore, qui est un oriental, la relation suprême de l'individu avec l'univers relève beaucoup moins de la connaissance scientifique que de l'intuition spirituelle.

Cette discipline de l'âme, elle s'acquiert à Santiniketan, parallèlement à l'étude des matières scolaires, par la méditation

personnelle, le recueillement poétique, les improvisations musicales, l'art dramatique, la danse rythmique. Et dans ces diverses manifestations de son expression créatrice, c'est par sa communion intime avec la nature que l'enfant apprend le mieux le rythme profond de sa vie. « Vous autres petits, vous venez à nous comme des graines de semence. Nous pourrions vous broyer en farine. Mais nous voulons que vous croissiez. » Et par sa compréhension de l'âme de l'enfant, par tout l'amour qu'il porte à ce dernier, le poète du Bengale s'est senti appelé par vocation à être éducateur bien qu'il ne fût pas pédagogue par profession. Celui qui veut éduquer doit d'après lui « cultiver en soi l'esprit de l'enfant éternel ». Et pour en arriver là, il faut considérer toute éducation comme une œuvre d'amour. « Celui-là seul est capable d'enseigner et d'élever qui peut aussi aimer. »

*
* *

Selon la pensée de Tagore, l'individualité d'une nation étant exprimée par les traits distinctifs de son idéal et de sa culture, il est essentiel pour la vie nationale que ces traits et caractères soient maintenus.

Or, les écoles de l'Inde ancienne étaient constituées par des ermitages où maîtres et disciples vivaient ensemble de la même vie spirituelle, harmonieuse et complète, en contact avec l'Infini, dont la nature reflète la beauté et la grandeur. Au sein de cette unité de l'esprit, il n'y avait rien qui séparât un homme d'un autre homme. Et cette conception formait dans ces temps-là le fondement de la vie commune, créant réellement l'intercompréhension et la bonne entente entre maîtres et élèves.

Les anciens « voyants » de l'Inde croyaient que le fait d'avoir sans cesse la pensée de l'Infini présente à l'esprit constituait l'objectif principal de la vie. Et cette attitude de

l'âme était bien supérieure aux croyances dogmatiques, qu'elles soient religieuses, politiques ou sociales.

C'est sur ce plan de spiritualité effective que Tagore a fondé son école nouvelle sans égard à aucun dogme, à aucune secte ni à aucune caste. Et s'il tient compte de la tradition hindoue dans son programme, il s'efforce, d'autre part, de mettre constamment l'enfant hindou en contact avec ce qu'il y a de meilleur dans les diverses cultures humaines, parce que, selon lui, la connaissance complète de la culture propre d'une nation est impossible sans la compréhension sympathique des autres cultures, qui ont participé à sa formation.

Je me rappelle avoir été interpellé par un grand élève — très courtoisement, d'ailleurs — alors que j'assistais à une leçon d'Histoire. « Nous, en Orient, me dit-il, nous étudions l'Occident, nous l'apprécions, nous l'imitons parfois, car nous nous rendons compte que c'est lui qui influence et dirige la vie moderne. Nous savons que nous devons incorporer à notre culture ce qui s'y trouve de meilleur. Mais y a-t-il eu réciprocité de la part de l'Occident? Et celui-ci ne croit-il pas trop aisément qu'il détient le monopole des vérités possédées par le monde? »

C'est pour faciliter le rapprochement entre le génie oriental et le génie occidental dans lesquels il voyait les deux pôles de la pensée humaine, que Tagore a complété son école de Santiniketan par son université internationale de « Visva Bahrati » fondée près du village de Suñul. Professeurs et étudiants, appartenant aux races et aux sectes les plus diverses, peuvent s'y rencontrer pour travailler en commun et essayer de mieux se comprendre.

Cet esprit nouveau de coopération intellectuelle, de pacifisme actif et de réconciliation internationale, ne peut avoir qu'un effet salutaire pour l'avenir de l'Inde. « Les jeunes Hindous cultivés, me dit Tagore, doivent apprendre à devenir les volontaires de la nation. Que l'éducation qu'ils reçoivent

ici ne les sépare jamais du peuple ! Et cette liberté qu'ils désirent servir, qu'elle ne soit jamais acquise par un nationalisme agressif ou haineux ! La nationalité, comme la connaissance, comme l'art, est un principe spirituel. Ce qu'il faut éduquer c'est l'émotion de l'idéal humain. Réaliser son union avec les autres. Avoir le sentiment de la communauté avec le tout et des pensées désintéressées à l'égard d'autrui.»

Si Tagore insiste tant pour assurer une base spirituelle à sa pédagogie, c'est parce qu'il sait que l'Inde a souffert longtemps de cette éducation sans âme qui n'est qu'un carnage national. « Qu'on revienne plutôt, me dit-il, en l'adaptant à la vie d'aujourd'hui, à cette synthèse de vie de l'« Hindou Dharma », qui comprenait quatre principes essentiels : la conscience de l'univers, la vénération des saints, la valeur du silence et l'abnégation de soi-même. » Et il faut dire ici que certains principes intuitifs de Ramakrishna, au XIX^e siècle, ont été repris et rationalisés par plusieurs Écoles nouvelles de l'Orient et même de l'Occident. « Le véritable enseignement n'est pas d'infuser une doctrine, mais de communiquer cet état de richesse intérieure, qu'on appelle spiritualité. Que le maître en s'interposant — comme le jardinier — entre le soleil et les plantes humaines, se garde de gêner leur développement naturel. » Point de crédo établis d'avance ! Encore moins de discussions oiseuses ! La vérité est au-dessus des pouvoirs du raisonnement. La connaissance ne doit pas précéder, mais suivre l'expérience. « Entrez dans le jardin, écrit Ramakrishna, goûtez aux mangues sacrées et partez. Vous n'êtes pas venus compter les feuilles sur le manguier. »

*
* *

Quand Tagore se retira à Santiniketan, après ses deuils et ses chagrins, il avait résolu de former quelques élèves selon son cœur et ses idées. Et comme si autour d'un tel animateur,

la plus lointaine solitude devait finir par se peupler, toute une cité d'enfants se créa autour du poète, qui avait fui le tumulte des grandes villes.

Ces enfants vinrent d'abord peu nombreux, retenus sans doute par la tolérance religieuse et sociale qui était la règle de cette nouvelle institution. Les élèves des castes supérieures éprouvaient quelque répugnance à l'égard des camarades de castes plus basses. On les laissa d'abord libres d'agir suivant leurs traditions, puis ces préjugés de castes si profondément ancrés dans l'âme hindoue cédèrent peu à peu et, sous l'influence de Tagore, les enfants de toutes castes prirent l'habitude de vivre en commun le plus fraternellement du monde.

Au point de vue intellectuel, il n'y a aucune différence entre les enfants hors-caste, les petits « parias » qu'on nomme les « intouchables » et les enfants des castes. Ils ont la même compréhension facile, la même intelligence éveillée que les autres enfants hindous.

Sous la vérandah de l'école primaire de Bolpur, je me rappelle avoir vu des enfants parias endormis. « Ils apprendront comme ils pourront, me dit le maître par la fenêtre ouverte, mais ils n'infligeront pas à mes élèves l'injure de leur présence. »

A Santiniketan, aucun artifice d'école ou de civilisation ne sépare les enfants les uns des autres et ils ne font aucun effort pour communier vraiment entre eux dans le sentiment de la nature. « Nous nous sentons tous tissés dans l'universelle apparence, me dit un élève qui se promenait avec moi dans le parc. Tout ce que nous voyons nous accompagne et nous continue. Le paon bleu qui dort sur le toit de chaume, la fleur d'hibiscus qui s'ouvre au soleil, le scarabée doré qui chemine sous l'herbe sèche, ne nous sont pas extérieurs. » Et avec quelle délicatesse infinie, les élèves de Tagore s'introduisent dans les saisons et accueillent les lunaisons, en manifestant des égards pour les plus humbles créatures !

Chaque enfant entretient une petite plante vivante et fleurie, qui est pour lui comme un signe sacré de l'univers, comme un appel à trouver dans le perfectionnement de soi-même — la détermination de son bonheur intérieur.

*
* * *

Dans son école nouvelle, Tagore a proscrit tous les objets de luxe, parce qu'ils sont à charge à l'enfant et que ce dernier doit vivre d'une vie simple, naturelle et fraternelle. D'ailleurs, le poète lui-même prêchait d'exemple, lui qui a écrit ses plus beaux vers, agenouillé sur la natte d'une chambrette de quatre mètres carrés au maximum. Il est de ceux qui mangeraient du brouet, se vêtiraient de bure et coucheraient sur un lit de sangle.

Santiniketan étant une école-jardin — une vingtaine de « bungalows », entourés d'un parc et d'un terrain de sports — la plupart des cours ont lieu en plein air excepté pendant la saison des pluies. Assis à l'orientale sur des nattes, à même le sol, les élèves prennent leurs leçons à l'ombre des manguiers. Le jour, chacun porte sa petite natte, pliée sous le bras. La nuit, chacun dort sur une dalle de marbre, enveloppé d'un châle de laine. Au réfectoire, chacun reçoit un bol de riz, un verre de thé, quelques oranges ou friandises.

C'est dans ce cadre de vie agreste que s'est créée peu à peu une ambiance poétique, grâce à la belle âme de Tagore. Les enfants hindous, si souples de corps et si doux de caractère, sont-ils meilleurs que les nôtres ? Ils ignorent la colère, qui leur semble une ivresse. Et chez les maîtres, aucune autorisation, aucun pédantisme ni aucune raideur scolaire. Liberté physique et liberté morale ; république scolaire et humaine ; communauté de vie qui permet aux enfants de croître et de s'épanouir.

Tous les jours, matin et soir, une demi-heure de recueillement et de méditation silencieuse, suivie d'un chant exécuté en commun. L'enseignement intellectuel est limité aux leçons de la matinée comme à l'école des Roches. Le programme est des plus éclectiques ainsi que la méthode qui est tantôt celle des écoles traditionnelles anglaises, tantôt celle des écoles Decroly ou des écoles actives américaines. Les élèves sont répartis par groupes mobiles, selon leurs aptitudes personnelles et leur libre choix des parties du programme à étudier. Les uns s'adonnent pendant une semaine ou un mois au travail individuel, aux recherches de laboratoire, aux monographies. Les autres assistent aux exercices collectifs et aux exposés théoriques.

Durant les après-midi, les sports d'équipe sont pratiqués avec zèle, des conférences sont organisées ainsi que des représentations théâtrales et des fêtes de la nature, mais on insiste particulièrement sur le culte de la musique et des arts. Une subdivision importante de l'école est représentée par le pavillon d'art, confié aux soins du célèbre peintre Nandalal Bose. C'est là que j'ai vu des élèves tisser ou peindre spontanément, sans modèle, par groupe de dix, pendant qu'au pavillon de musique, un autre groupe s'exerçait à des instruments primitifs ou à chanter quelque ancienne mélodie « hindoustanie ». D'autre part, les élèves participent à l'administration de l'école, car Tagore leur persuade qu'elle est leur œuvre à eux, qu'ils ont la responsabilité d'en faire un milieu de beauté et d'harmonie en même temps qu'ils ont le privilège d'y déployer librement et pleinement leur vie autonome.

*
* *

Rabindranath Tagore, qui n'a créé ni système pédagogique, ni méthode didactique, est peut-être le seul éducateur d'aujourd'hui à avoir compris par son idéalisme pratique

que la vie spirituelle de l'enfant, correspondant au stade affectif de sa croissance pratique, pouvait être développée par des moyens éducatifs.

En voici quelques exemples :

Aux leçons d'histoire, aucune obligation de suivre un programme rigide et détaillé. Le maître est libre de traiter le programme général dans un enseignement occasionnel, qui se crée des centres d'intérêt. Et l'avantage de cette instruction concentrée, c'est la culture fonctionnelle des forces vives de l'enfant, culture des sens par les diverses perceptions, culture de l'intelligence par la comparaison et le jugement, culture du cœur par les réflexions en commun, les souvenirs affectifs, les données morales positives, qui peuvent influencer la vie des enfants d'une façon durable.

L'évocation et l'initiation valent mieux que la mémorisation et l'érudition. Et il y a tant de moyens pour un maître intuitif de jalonner le champ de la durée historique par des points de repère concrets, biographies et auto-biographies, événements symboliques du folklore local et des poèmes historiques.

A Santiniketan, l'enseignement des sciences naturelles n'est pas encyclopédique. Il s'attache, au contraire, à n'étudier que quelques familles caractéristiques, en visant surtout à inculquer à l'enfant l'amour de la nature et la contemplation de l'univers. D'abord l'étude du corps humain, son autonomie, sa physiologie et son hygiène. Ensuite, le genre de vie des bêtes et des plantes ainsi que l'étude du terrain local. C'est alors que le petit élevage, le jardinage, l'herborisation rendent de précieux services à l'enfant dans ses essais et ses recherches. Par l'observation directe des êtres et des choses, en plein air et en présence de la nature, le moi conscient entre en contact avec le monde extérieur, dont l'étude théorique ne saurait suffire, puisqu'au niveau du développement infantin, la notion intellectuelle ne peut être éducative que

si elle est fondée sur des rapports affectifs. Et bien plus instructives sont les notions de biologie et de cosmologie, données sur la terre et sous le ciel même, que le cours plus savant professé dans une salle de classe ou un laboratoire.

Avec quelle émotion, je me rappelle avoir assisté sous les manguiers, à une leçon de langue maternelle, faite par Tagore lui-même, en bangali. « L'initiation au langage verbal, me dit-il, ne peut être naturelle et spontanée que dans le milieu vivant de l'enfant. » L'interminable besoin de bavardage chez les jeunes élèves ne doit être ni réfréné, ni refoulé. Il faut savoir seulement — et c'est tout un art — le canaliser, l'orienter et le « sublimer », d'autant plus que le langage figuré, si différent du langage social des adultes est un mode caractéristique de la mentalité enfantine.

Narrations libres, faites par les élèves à leurs camarades, récits de scènes vécues ou inventées, contes, légendes ou poèmes, autant de moyens, pour Tagore, d'éveiller le langage spontané et l'expression créatrice.

C'est plus tard, au bout de deux ans, que la composition écrite complètera l'élocution. Mais là encore, qu'on ménage à tout prix ce privilège sacré de l'enfance « devoir et de sentir la nouveauté du monde », car ceux qui en sont doués possèdent un trésor de joies inépuisable.

Au pavillon des arts, l'initiation au dessin, à la peinture, au modelage, fait appel à la représentation subjective des élèves, selon leur tempérament personnel et leur élan intérieur. Peu à peu, leur vision esthétique oriente les forces créatrices. C'est pendant ce temps plus ou moins long d'incubation rythmique et dynamique de l'expression d'art que se manifestent d'eux-mêmes le sens de l'espace et celui du plan, sans qu'aucun enseignement de la perspective ne soit nécessaire, car il serait prématuré chez des enfants. Et seul un maître artiste saura se garder d'arrêter l'élan de cette production libre par des interventions maladroitement et

inoportunes. Les moyens de correction sont fournis par le classement des œuvres, selon leur ordre de valeur, par le jugement critique, établi par le maître et les élèves, au cours d'une discussion fraternelle. Toute influence artistique trop précise serait néfaste à la création plastique. Il s'agit plutôt de favoriser chez l'enfant l'expression de son observation attentive et de son imagination par des suggestions discrètes, des ébauches de thèmes rythmiques, des auditions de chant ou de musique. Et quand les thèmes spontanés ou proposés portent sur des situations génératrices d'émotions, que d'œuvres d'art on peut obtenir parfois d'enfants doués, en unissant la qualité technique à l'intensité de l'inspiration affective. Je vois encore ce bouquet d'orchidées que peignait un élève à l'âme sensible. Les boutons, d'un rose pâle, étaient prêts à s'ouvrir, mais le gel du matin les avait touchés et déjà courbés vers la terre ils portaient en tons gris tout le deuil de leur mort.

Au pavillon de musique, le chant populaire si riche d'émotions poétiques remplace l'insipide chant scolaire. Il s'adapte mieux que ce dernier aux sentiments frustes et aux idées rudimentaires de l'enfant.

Les chants à plusieurs voix, les marches à plusieurs temps, les essais spontanés de composition musicale individuelle ou collective, permettent aux élèves, qui ont le sens du rythme et la voix juste, d'exprimer leur âme enfantine. Et qui les entraînerait mieux que Tagore? Musicien de race et de culture, il a composé lui-même une centaine de mélodies pour ses chansons de l'âme hindoue qu'on entend chanter aujourd'hui par tout le peuple du Bengale.

Une poésie a été écrite par un élève de dix ans. Ses camarades cherchent ensemble le rythme des vers, puis adoptent la mesure, la tonalité, la mélodie qui feront le mieux ressortir les sentiments exprimés et les mots évocateurs. « L'éducation esthétique de l'enfant, me dit Tagore, ne peut être intégrale

que si elle comprend la musique et la danse aussi bien que le dessin et la peinture.» Et, par conséquent, la culture naturelle du rythme spontané doit être à la portée de chaque enfant sans qu'aucune technique spéciale n'intervienne. Il suffit d'avoir vu les jeunes danseurs de Santiniketan pour savoir que de telles improvisations sont possibles et que les mélodies les plus primitives conviennent le mieux à l'expression plastique.

*
* *

Je me rappelle un soir de pleine lune. Les élèves s'étaient réunis dans le parc pour célébrer à leur façon le retour prochain de la saison des pluies. Autour d'une estrade, des vases d'argile, remplis de fleurs. Sur des nattes, les jeunes musiciens de l'école, joueurs de la « vina » et de l'« ektara », les deux instruments à cordes des chanteurs populaires du Bengale.

Avec son art charmant, Tagore nous dit quelques-uns de ses derniers poèmes, pendant qu'au loin le ciel lourd était strié d'éclairs. Puis, par groupes de huit, les uns chantant, les autres dansant, les enfants fêtèrent l'approche de la saison bénie.

Voix de tête, aux vibrations grêles ; tons aigus ou profonds, sans aucune transition. Musique archaïque, aux syncopes naïves et aux effets subtils. Tout le raffinement sonore de cette polyphonie hindoue, créatrice d'eurythmie et d'euphorie.

Il semble que la musique n'accompagne pas la danse, mais qu'elle se fond en elle, comme si le son émanait du corps même des danseurs. Et c'est tout l'art millénaire de l'Inde, qui se révèle dans cette plastique symbolique que soulignent le balancement des hanches, l'ondolement des bras et le frémissement des mains, ouvertes comme des fleurs.

Sur des thèmes improvisés, dont ils avaient d'avance fixé

la trame en commun, les jeunes danseurs enchaînaient, en rythme précis, les motifs rituels, légendaires ou populaires, d'une ancienne civilisation qui liait les hommes aux éléments de la nature, aux mouvements des astres et aux commandements des dieux.

*
* *

Enfin, l'école de Tagore possède son théâtre d'enfants en plein air, où l'on dialogue des textes de lectures, des contes et des fables, des pages d'histoire et même des farces grammaticales. Les élèves composent eux-mêmes leurs costumes et leurs décors pour des arrangements scéniques, destinés à lier des mélodies populaires. Et ce sont les plus jeunes que j'ai vus mettre le plus d'entrain à mimer les actions héroïques et à exprimer la poésie des légendes primitives, comme si leur âge correspondait à cette enfance de l'humanité qui créa les grands mythes. « Quand la pensée est juste dans un cœur d'enfant, me dit Tagore, il faut tâcher de la réaliser, de lui donner un corps, afin qu'elle vive et dure. » Et, de la théorie le poète passa à la pratique en fondant sa compagnie de jeunes acteurs, dont l'enthousiasme anime sans cesse la création et la représentation d'œuvres originales, scènes dramatiques ou féeries musicales, écrites par des enfants et pour des enfants.

Je revois encore la mise en scène de *Nagapa*, une féerie composée par trois élèves et illustrant le triomphe de la droiture sur un monde de vilenie et d'envie. Avec quel art et surtout quelle sobriété dans les moyens d'expression était évoquée la bravoure du héros national. Clarté de la situation et fraîcheur des symboles, simplicité naïve de la langue, des gestes et des décors ; jusque dans les costumes et les moindres accessoires, tout semblait avoir été mesuré à l'âme même de l'enfant.

D'autre part, Tagore avait l'habitude de faire jouer ses

dramas, en « première », dans son palais de Calcutta, par certains membres de sa famille et quelques-uns de ses élèves. Il composait la musique et la mise en scène. Dans le drame de *Phalgun*, le rôle du barde aveugle était tenu par le poète lui-même entouré de ses jeunes acteurs, qui rythmaient à la perfection cette musique de jaillissement sauvage, quand le printemps hindou inonde les chemins de l'enivrant parfum des manguiers et qu'une fraîcheur nouvelle danse au cœur des hommes et des bêtes. Représentation d'amateurs qu'aucune troupe de théâtre, au Bengale, ne saurait égaler.

Qu'ils interprètent une pièce de Tagore ou qu'ils en créent une de leur composition, sur la petite scène de leur théâtre, c'est toujours avec la même ferveur que les enfants de Santiniketan — acteurs, chanteurs ou danseurs — incarnent l'action dramatique et vivent les sentiments poétiques des personnages qu'ils représentent, en sachant maîtriser l'expression de leurs émotions par leur autonomie spirituelle.

CONCLUSION.

De tout temps, la clairvoyance des grands éducateurs avait retenu que l'activité offrait à l'enfant une satisfaction naturelle et l'histoire de l'éducation ne manque pas d'exemples d'application du principe actif, sans toutefois qu'on en trouve le développement systématique ni qu'on en perçoive les raisons psychologiques.

C'est au début de ce siècle que Decroly en Europe et John Dewey aux États-Unis, en rénovant la pédagogie par la psychologie, conçurent de nouveaux plans d'activité scolaire, basés sur les tendances naturelles de l'enfant au jeu et à l'action.

Que le principe actif soit plus complet dans les méthodes des écoles expérimentales d'Amérique, comparées aux écoles

nouvelles d'Europe, y compris les classes décrolyennes et montessoriennes, cela ne fait aucun doute. L'École active réalise d'une façon plus précise l'idéal pratique de l'École nouvelle, soit que les élèves tiennent compte de la portée sociale de leurs intérêts et de leurs aptitudes, soit qu'ils prennent l'habitude de rattacher leurs connaissances acquises aux activités diverses de la vie — qu'ils apprennent à propos des métiers, par exemple, des industries, des inventions modernes, à stimuler leur curiosité intellectuelle, à discerner la signification scientifique et sociale de l'orientation professionnelle.

D'autre part, comme nous l'avons vu, le D^r Decroly divise la connaissance entre quatre grands centres d'intérêt, qui s'adaptent à l'intelligence infantine et à la vie sociale. Tout ce qui concerne directement ou indirectement le même « centre » forme le champ d'étude pour une période donnée. Recherche et documentation personnelle, collection d'images et construction de modèles, méthode d'instruction par l'action, qui met encore au premier plan l'acquisition de la connaissance, tandis qu'au contraire l'école active intégrale de John Dewey ne subordonne pas l'action à la culture intellectuelle. Dans l'initiation de l'enfant à l'activité consciente, à la maîtrise des situations que présente la vie scolaire, comme les offrira plus tard la vie sociale, elle met l'acquisition de la connaissance au service du « moi » enfantin, dont l'action intégrante est entièrement autonome, puisqu'il construit lui-même, librement et volontairement les synthèses d'activités organiques que représentent ses tâches individuelles.

Ce grand principe de l'autonomie dans l'activité créatrice, quelles que soient ses formes d'application pratique, est donc pour les éducateurs nouveaux, le signe de ralliement, l'objectif supérieur à atteindre. C'est pourquoi, sans jamais nier la valeur de la culture antérieurement acquise, ils se préoccupent surtout de l'enrichir et d'y faire participer l'enfant

en éveillant ses dispositions personnelles, parfois originales.

Cette nouvelle attitude pédagogique s'explique par une meilleure compréhension, plus psychologique, de l'évolution sociale, car si, d'une part, l'hérédité transmet au présent la somme biologique du passé, la variation d'autre part, fournit au même présent les énergies latentes de l'avenir. Or, c'est un fait, que l'éducation traditionnelle a surtout envisagé, jusqu'à nos jours, la transmission de la culture du passé, sous la forme d'un enseignement collectif, identique pour tous les élèves. Et, par surcroît, la philosophie sociologique, qui est celle de l'hérédité sociale, a influencé profondément la vie scolaire, opposant à l'éducation nouvelle la résistance de son conformisme, puisque, selon Durkheim, c'est la société qui détient dans son ensemble les forces vivantes, capables de façonner l'intelligence infantine à sa ressemblance, comme si la culture exerçait par elle-même une action formatrice et mettait en jeu les mêmes mécanismes qui l'ont élaborée dans le passé.

Par contre, pour la philosophie vitaliste, plus individualiste, et qui a inspiré les premiers fondateurs des « Écoles nouvelles », ce n'est pas par l'analyse des synthèses anciennes que la vie progresse, mais par constitution de synthèses nouvelles et plus hautes, qui comportent à l'égard des précédentes, sans jamais rompre avec elles, comme un niveau original, possédant l'initiation de l'organisation vivante. Et cette variation évolutive humaine, comme l'a montré Bergson ainsi que la plupart des psychologues modernes, est toujours l'apanage de l'activité individuelle.

Il s'ensuit que l'éducation de cette variation, c'est-à-dire de la culture individuelle des facultés propres à chaque enfant, est aussi essentielle en pédagogie, que la transmission collective de la culture universelle. Et si l'éducation nouvelle tend toujours plus à individualiser les méthodes d'enseignement, c'est précisément pour sauvegarder cette libre autonomie

spirituelle, qui permet à l'enfant, aux différents stades de sa croissance, de mieux contrôler ses réactions fonctionnelles, de maîtriser son activité psychique et de la diriger utilement, tandis qu'au contraire, chez les sujets habitués à l'action imitative et à la répétition de techniques imposées, la liberté devient occasion d'inattention, de diffusion et de rêve.

*
* *

Dans le bilan négatif qu'ils ont dressé, l'un et l'autre, de l'instruction formelle, Decroly et Demoulins ont surtout relevé que les notions acquises selon des programmes préconçus, cachent toujours aux yeux de l'enfant la réalité du monde et de la vie. Formules scientifiques, classifications théoriques, résumés et schémas appris par cœur, autant d'habiles procédés pour faire montre d'un savoir emprunté, d'un savoir vain et inutile. Et quand, au seuil de la vie professionnelle ou de l'enseignement supérieur, on se voit tel qu'on est, mains lourdes et tête vide, si la faillite est peu apparente, le réveil n'en est parfois que plus brutal. Chacun se débrouille alors comme il peut, pour masquer d'indifférence son ignorance des gens et des choses, avec lesquels il faudra désormais compter. En présence de la vie toute simple, des réalités tangibles et authentiques, des nécessités naturelles et sociales, il faudra d'abord oublier ce qu'on sait pour prendre garde à ce qui existe.

C'est vers ce monde réel que s'est tournée l'éducation nouvelle depuis un demi-siècle. De là, des essais, des expériences, quelques échecs partiels, mais aussi des réussites splendides : les meilleures écoles nouvelles à la campagne, certaines écoles actives, des classes montessoriennes ou decrolyennes, même quelques groupes de « Scouts ». Ce qui reste à mettre au point, ce sont des détails de technique, non les principes eux-mêmes — que dis-je — l'unique principe

énoncé par Ferrière : « Respect de l'individualité enfantine dans ce qu'elle a de constructif. »

Des enfants heureux, toujours actifs, parlant et discutant sans se payer de mots, écrivant de leur cru, sachant avec du blé fabriquer du pain ou isoler ses composés chimiques, sachant observer sur le vif les plantes et les bêtes, et les soigner, sachant se soigner eux-mêmes et — ce qui est plus difficile — se maîtriser par l'auto-discipline. Et surtout par une saine normalisation, des écoliers sachant travailler par eux-mêmes, ayant appris par l'auto-instruction, à se former eux-mêmes un fonds de culture solide et utile. Il ne faut donc pas s'étonner qu'à l'école traditionnelle, dont les programmes et les méthodes ne tiennent guère compte des aptitudes personnelles de l'enfant — encore moins de ses intérêts naturels — l'école nouvelle oppose une discipline moins rigide, une culture moins encyclopédique, une didactique moins formelle. Par un régime de liberté appropriée, l'enfant découvre de lui-même la nécessité de certaines règles et collabore plus volontiers à l'œuvre scolaire. Des programmes moins surchargés, s'adaptant mieux à sa mentalité, lui permettent d'acquérir les connaissances indispensables par une étude plus positive. L'habitude de l'observation directe de la recherche active forme son sens critique, en éveillant chez lui l'esprit scientifique. Par cette volonté déterminée de régler l'éducation sur la propre nature de l'enfant, les pionniers de l'école nouvelle se sont efforcés, semble-t-il, de rendre pour ainsi dire l'homme moderne à lui-même, afin que par un libre examen, il juge mieux de ses aptitudes réelles et les mette en valeur pour mieux accomplir son devoir professionnel et son devoir social.

Ainsi, par les différents moyens que nous avons indiqués, le but de l'éducation nouvelle est aussi bien de tendre à l'action par la culture, qu'à la culture par l'action. D'abord, comme l'ont montré M^{me} Montessori, John Dewey et Decroly,

en développant les sens et les prises de contact entre l'enfant et le monde, en présentant l'étude active comme une exploration dans des pays toujours nouveaux, de manière à fournir à l'intelligence, en quête d'observation, une grande richesse de matériaux, qu'elle soit en liaison avec les phénomènes naturels, les travaux manuels ou les activités sociales. Ensuite, comme l'ont montré Demoulins et Bertier, en développant chez l'adolescent le bon sens, le jugement, le raisonnement, dans leurs rapports avec les idées et les sentiments, puis en élevant toute cette formation de la pensée jusqu'à l'idéal le plus haut qu'un être humain puisse vivre.

Et si l'ambiance contemporaine ne semble guère favoriser de tels élans, elle n'exclut nullement les possibilités infinies de la vie spirituelle que, parmi les éducateurs nouveaux, Tagore a le mieux discernées dans les velléités de l'âme enfantine (1).

Jean DUPERTUIS.

(1) Cette étude termine la série des *Éducateurs nouveaux* (voir la *Revue du Caire*, décembre 1941, novembre 1944, février 1945, janvier et février 1946, et novembre 1946).

CHRONIQUE DES LIVRES.

La Communion des Forts, par Roger CAILLOIS. ⁽¹⁾

Quels que soient les sentiments de répulsion ou de colère que ce livre éveille en nous, il est impossible d'échapper à la fascination qu'exercent l'intelligence de l'auteur, sa lucidité implacable, la vigueur et la clarté de ses analyses. Impossible d'échapper au prestige du style dont la densité passionnée dégage par moments une manière d'éclat dur et métallique, des éclairs de splendeur noire et fulgurante qui éblouissent. Faut-il ajouter que, dans l'examen de la matière et des faits sociaux, ce livre est d'une rigueur presque infaillible, qu'il ne se trompe jamais sur la nature des éléments positifs qui assurent le fonctionnement de la machine sociale?

Mais tant de belles qualités ne font que rendre plus odieux le dessein fondamental de l'auteur, qui est de fonder une politique sur ce qu'il y a de précisément condamnable, de précisément brutal et inhumain dans la réalité des rapports qui régissent les individus, qui subordonnent les uns à la volonté de despotisme des autres, et rendent possible en tous lieux, en tous temps, l'éclosion spontanée des régimes d'esclavage.

Ce livre appelle de tous ses vœux la naissance d'une société nouvelle fondée sur la « hiérarchie des êtres » — car les êtres

⁽¹⁾ Édition Quetzal, Mexico 1943.

sont inégaux en talents comme en vertus, nous apprend Caillois (mais qui donc l'ignorait?) — où le pouvoir sera assumé par les hommes qui auront établi la preuve de leur droit à commander par l'évidence même de la convoitise qui les aura poussés vers le pouvoir, et leur aura fait renoncer à tous les biens, privilèges et jouissances autres que ceux qui résultent de l'exercice de la pure volonté de puissance. Ces hommes d'élite, « résolus et lucides », qui se reconnaîtront entre eux à leurs « dures vertus », à leur capacité de mépris, à leur « volonté commune de subjuguier au moins officieusement leurs semblables peu doués pour se conduire seuls », formeront à l'intérieur de la société « une association de forte densité, superposant son architecture propre aux divers structures déjà existantes, et travaillant à décomposer les unes, à domestiquer les autres », — « une association militante et fermée, tenant de l'ordre monastique actif pour l'état d'esprit, de la formation paramilitaire pour la discipline, de la société secrète au besoin pour les modes d'existence et d'action ».

Tel est le sens de la *Communion des Forts*. Sur le but et la finalité d'une telle communion, Caillois reste muet. Il n'est pas question de servir une grande cause, de libérer l'homme ou d'améliorer la société, d'assurer leur avancement sur les routes du progrès moral, de la justice, ou simplement du bonheur. On ne sort à aucun moment du cercle fermé d'une mystique pour qui « tout se réduit au pouvoir et à la possession », et qui prône la recherche de la force pour la seule volupté de l'exercer. Une mystique qui rejette hors de sa communion l'immense majorité des hommes qu'aucune cupidité de domination ne prédestine à ce surprenant sacerdoce du Despotisme.

Pour Caillois, il n'est rien de si noble que le goût de la domination. Je croirais volontiers, pour ma part, qu'il n'est rien d'aussi haïssable. Car les autres passions, celles des femmes ou de la richesse, ont pour objet des biens matériels dont la possession n'est pas en soi condamnable, et elles ne conduisent que par accident à des actes destructeurs de la dignité humaine. Tandis que le goût de la domination ne peut pas être dissocié d'une volonté d'attenter à la liberté de l'homme. Et s'il est dégradant pour un être de subir l'imposition d'une volonté

étrangère, quoi de plus vil que de poursuivre cette imposition, profitant de l'infériorité ou de la faiblesse d'autrui?

Mais pour Caillois, l'homme faible est voué à une fatalité d'esclavage, et il est bon qu'il y reste soumis. « L'individu semble déterminé par son être même à obéir ou à commander, non pas en vertu d'un libre choix de sa volonté, mais par une conséquence de cette nécessité qui oriente chacun, sans qu'il en soit conscient, vers l'objet de ses goûts essentiels. » De sorte que l'on est Maître ou Esclave par vocation ! Et c'est là-dessus que se fonde l'Ordre Social défini par Caillois, un ordre qui doit transcender l'antinomie de la démocratie et du fascisme. « Pour la doctrine de l'Ordre, écrit-il, l'emprise des uns sur les autres est une loi de nature et le fait d'un destin. Au lieu que les gouvernants soient les premiers serviteurs de la loi, ils sont les législateurs mêmes qui l'établissent ou la suspendent. Rien ne limite leur pouvoir que la vertu dont ils disposent pour le faire respecter... Tel est l'unique fondement de la notion d'ordre, le principe de la différence spécifique des êtres et, partant, de leur hiérarchie. Le reste est totale usurpation. »

Le reste, c'est-à-dire les notions de justice, d'égalité des droits, et autres billevesées démocratiques !

*
* *

Le simple énoncé d'une pareille doctrine suffit à rendre évident le sophisme odieux sur lequel elle se fonde. Sophisme qui consiste à considérer l'homme comme une chose parmi les choses, à ne vouloir tenir aucun compte des protestations de la raison humaine qui ne cesse de s'opposer en nous à l'ordre arbitraire et intolérable des faits.

Certes, les affirmations brutales de Caillois ne sont pas nouvelles, et plus d'un lecteur y retrouvera les échos de la puissante voix de Nietzsche. Mais il y avait chez Nietzsche une pureté, une grandeur, un besoin héroïque de surassement qui échappent complètement au cynisme désabusé de son disciple ; il y avait chez Nietzsche la volonté de *faire éclore le dieu dans l'homme*. —

Chez Caillois l'on ne trouve que l'expression d'une religiosité dépravée qui écœure.

En vérité, chacune des pages de son livre est un outrage à la dignité de l'homme. Pour Caillois, les individus ne sont que de simples éléments de l'Énergie naturelle, en sorte que la relation qui s'établit entre eux est nécessairement une relation de forces, une relation de faible à puissant, de vaincu à vainqueur, — et jamais une relation de personne à personne.

Jamais Caillois ne s'élève jusqu'à la notion de ce qu'il y a d'inaliénable, d'intransgressible dans la conscience de l'individu, et qui fait de lui une personne, non une chose. Sous prétexte de lucidité, il garde les yeux obstinément fixés sur les vérités de la Nature, et n'en oublie qu'une seule qui est la vérité de l'homme même.

Car la vérité de l'homme, sa singularité, son étrangeté inexplicable est d'être celui qui s'oppose à la Nature, et qui oppose à la Nature un ordre de justice et de raison qui ne trouve pas son fondement dans la réalité des choses, mais dans l'homme seul.

C'est pourquoi il est vain de montrer, comme le fait Caillois, que l'idée de justice ne correspond à aucun contenu réel, que la manière de l'interpréter varie avec les circonstances, le milieu, le moment. L'idée de justice relève en nous d'une exigence absolue dont toutes les applications sont nécessairement contingentes. Mais cette contingence participe de l'ordre de la nature, au lieu que la rigueur de l'idée participe de l'ordre de l'homme.

De même, l'égalité des droits ne se fonde aucunement sur l'égalité des individus, qui sont en fait inégaux sous tous leurs aspects. L'égalité des droits a pour principe la souveraineté imprescriptible de la personne humaine. Cette souveraineté est la même en chaque individu, quels que soient sa valeur ou son mérite, elle est la même en Caillois qui la nie, en Hitler qui la foule aux pieds, aussi bien qu'en chacune des victimes de la cruauté déchaînée de l'un ou de la convoitise inassouvie de l'autre.

De sorte qu'il n'est rien, strictement rien, qui puisse donner

à un homme le droit d'imposer sa volonté à d'autres hommes : ni le talent, ni la vertu, ni la supériorité du cœur ou de l'esprit — encore moins celle de la force — et j'ajouterai ni même l'inaptitude évidente de quelques-uns à se rendre maîtres de leurs propres destinées. Rien ne peut conférer à un homme le droit d'en gouverner d'autres sinon le consentement formel de ceux-ci qui se désistent des attributs de leur souveraineté pour en revêtir celui qu'ils désignent. Ils le chargent, ce faisant, d'un mandat d'autorité provisoire et sans cesse révocable. Ils lui délèguent librement leurs droits.

Et je sais bien qu'en réalité jamais les choses ne se passent ainsi. Je sais bien que dans toute société, si démocratique ou populaire qu'on la suppose, le pouvoir est détenu en fait par ceux qui s'en emparent, et qui n'y aboutissent que par la violence, l'ambition soutenue, l'obstination, la corruption ou la ruse. Je sais bien que les bulletins de vote, les parlements, les lois ne sont et ne seront jamais que les brillants subterfuges à l'abri desquels ce seront toujours les plus forts qui dicteront leur volonté aux plus faibles.

Il n'importe ! L'essentiel est que l'homme ne cesse de faire entendre la protestation de son esprit, qu'il ne cesse de maintenir vivante sa revendication de liberté, de souveraineté inviolables. Car l'homme n'est rien s'il n'est pas libre.

Et Caillois et les gens de sa secte veulent en faire un esclave. Ils veulent l'exploiter au profit de leur vile cupidité de despotisme. Caillois a beau s'en défendre, sa doctrine définit l'essence du fascisme, qui est de vouloir priver l'homme des prérogatives de son existence personnelle : l'homme réduit au rôle d'instrument ou d'objet, c'est la formule même de l'État totalitaire.

Caillois s' imagine que sa doctrine de l'Ordre « transcende » le fascisme parce qu'elle en brise le cadre racial ou national, parce qu'elle « oppose à toutes les nations l'image d'une partie clairsemée, éparse par tout le globe, qui réunit en une cité invisible ceux qui se sont reconnus comme de même nature et de même destin ». Mais au lieu de dépasser le fascisme, cette doctrine l'universalise. Elle lui accorde l'investiture des Lois

naturelles. Elle jette les fondements d'un État totalitaire à la dimension de la planète. Un État despotique et barbare qui ne serait plus limité à un peuple ou à un pays comme le fascisme italien ou le racisme d'Hitler, mais qui, à travers une caste internationale d'« hommes forts » et dénués de scrupules, étendrait sa domination à toute la terre.

E. SIMON.

